

LA REVUE REFORMÉE

Monothéismes

D. EZZINE L'Islam parmi nous	1
A.-G. MARTIN Jésus dans l'Évangile et dans le Coran	5
R. POUPIN A propos du <i>Djihad</i>	15
F. BAUDIN Israël et l'Église	23
* * *	
<i>Un capitaine de l'Église</i> J. SOULLIER, Jean Chrysostome (349-407)	41
<i>Théologie pratique</i> Le problème de l'alcoolisme W. HÉNON, E. WELCH, R. GRAY	51
<i>Livre à lire</i> A. PROBST, « Le Catéchisme universel »	67
<i>Réflexion théologique</i> Gérald BRAY, Le Dieu trinitaire : ses personnes et leurs œuvres	73

N° 189 -1996/3 - AVRIL 1996 - TOME XLVII



La revue réformée

publiée par

L'association *LA REVUE RÉFORMÉE*
33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE
C.C.P. Marseille 7370 39 U

Comité de rédaction :

R. BERGEY, P. BERTHOUD, P. COURTHIAL, J.-M. DAUMAS,
H. KALLEYMEYN, A.-G. MARTIN, J.-C. THIENPONT, et P. WELLS.

Avec la collaboration de R. BARILIER,
W. EDGAR, P. JONES, A. PROBST, C. ROUVIÈRE.

Editeur : Paul WELLS, D. Th.

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.
Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté libre de Théologie Réformée
d'Aix-en-Provence « avec le concours des pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises
et Facultés de Théologie Réformées françaises et étrangères ».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut « théologique et pratique » ;
elle est destinée à tous ceux – fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs –
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

L'ISLAM PARMI NOUS !

David EZZINE*

L'islam parmi nous ! Autrement dit, quelle place l'islam doit-il avoir dans un pays laïque, c'est-à-dire dans un système où, normalement, l'Etat se défend d'exercer un pouvoir religieux ? La religion, qui s'exerce indépendamment de l'Etat, ne détient aucun pouvoir politique. Les sociétés civile et religieuse sont séparées.

Dans ce cadre, l'Etat laïque a-t-il à donner, au sein de la société, une place à l'islam ? La réponse logique et démocratique est « oui ». Lorsqu'un Etat laïque reconnaît et accepte la *Déclaration universelle des Droits de l'homme* et se montre attentif au respect de ceux-ci dans la pratique, il lui appartient de veiller à ce que toutes les communautés religieuses présentes sur le territoire national jouissent de la même liberté de réunion et de culte. La laïcité garantit cette liberté. Jusque-là tout est clair.

Une difficulté surgit dès qu'on pose la question suivante : l'islam peut-il s'accommoder de la laïcité ? Garantit-il à chaque individu la liberté de culte ? La réponse est claire et nette : « non ». Dès qu'un musulman cherche en dehors de l'islam l'origine et le sens de la foi, il s'attire la colère de ses coreligionnaires. L'islam est la religion de la masse, avant d'être celle d'un individu, dont les prières, les jeûnes et tout ce qui constitue les piliers de sa croyance sont prescrits et ne peuvent être ni contestés, ni changés.

* David Ezzine participe à la production des émissions radiophoniques chrétiennes à destination du monde arabe.

Il est vrai que tous les musulmans ne sont pas islamistes. Et il est également exact que tous les musulmans ne connaissent ni l'histoire de l'islam, ni celle du Coran, ni le contenu de celui-ci. Il est vrai aussi que ce n'est pas demain que « la fille aînée de l'Eglise », qui n'est pas encore devenue la *Dar el Harb* (maison de la guerre, par opposition à la *Dar el Islam*, maison de l'islam), épousera, de gré ou de force, l'islam.

Pendant le Coran n'a pas changé. Et l'islam non plus. Cette religion n'est pas tolérante et pacifique comme on veut parfois le faire croire, sauf si elle est minoritaire dans un pays d'accueil. Dans les pays où l'islam est déclaré « religion d'Etat », les chrétiens de tradition ne jouissent pas des mêmes droits – au travail, par exemple – que les citoyens musulmans. Il en est ainsi au Moyen-Orient. Dans les pays du Maghreb, les chrétiens convertis de l'islam sont interpellés par les Autorités, opprimés et persécutés. L'islam, qui se déclare tolérant et fraternel en France, peut être oppresseur ailleurs.

Avec plus de quatre millions de musulmans, l'islam est devenu la deuxième religion en France. Grâce à l'idée de laïcité et vu la misère morale, sociale et même politique due à la sécularisation et au laxisme, et *surtout* en raison du sommeil des chrétiens, l'islam apparaît en France à cette minorité comme une solution dynamique pour les problèmes de société. Les musulmans français, les recteurs de mosquées parlent de l'islam de France, d'un islam à la française, ouvert au dialogue, tolérant, pacifique et modéré ou d'un islam démocratique français.

Certes, l'idée d'un islam démocratique français, tolérant et libéral pourrait ne pas être entièrement utopique s'il se constituait en troisième branche à côté du Sunnit et du Shi'it. Il pourrait alors permettre que le Coran « protégé » soit soumis à la critique textuelle, aux résultats des recherches historiques et des fouilles archéologiques.

Il y a de bons et honnêtes musulmans, des pratiquants sincères et ouverts. Il existe aussi des non-pratiquants. Il y a également les beurs, les maghrébins nés en France, qui n'ont pas appris le Coran et ne connaissent pas la religion de leurs pères. Ils sont marginalisés et mis à l'index. Plus grave

encore, ils sont ignorés par l'Eglise ! Ils n'ont pas de repères. Agressés, ils deviennent agresseurs. Leur exclusion suscite en eux la colère. Les intégristes les rencontrent, « compatissent » en leur proposant une revanche sur la « société d'infidèles » et, surtout, leur promettent travail et paradis. A quelle condition ? En se convertissant et en se joignant à eux. Les beurs sont parmi nous. Des voix s'élèvent contre eux et leur disent de partir. D'autres les invitent à fermer le poing en signe de révolte...

Que les chrétiens de France se réveillent et témoignent, en les accueillant, de l'amour de Dieu. Témoignage en paroles et en actes afin qu'il soit clair que nous aussi, en tant que chrétiens, nous dénonçons l'injustice, l'exclusion, la débauche et la permissivité. Que nos amis musulmans sachent ce à quoi nous tenons : la Bible, Parole de Dieu, « certaine et digne d'être entièrement reçue ». Qu'ils découvrent ce qui est précieux pour eux aussi : Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour nous les hommes, tels que nous sommes, qui est le fondement de la Foi et l'auteur du salut, c'est-à-dire du don gratuit de la vie nouvelle et éternelle. Jésus-Christ qui, lui aussi, a été méprisé par les bonnes gens, insulté et battu. Jésus-Christ, dont la justice, les promesses et la parole s'accomplissent toujours.

*AVEZ-VOUS PENSÉ À RENOUVELER
VOTRE ABONNEMENT POUR 1996 ?*

PRIÈRE D'INTERCESSION

Nous nous prosternons devant la majesté de notre bon Dieu en connaissance de nos fautes, le priant qu'il nous les fasse tellement ressentir, que tous apprennent à mieux s'y déplaire.

Que ce ne soit pas seulement pour nous condamner de la bouche, mais qu'en toute notre vie nous ayons un vif regret de la méchanceté qui est en nous.

Que nous sentions que le bien que Dieu y a mis n'est point à cause de notre justice, ni que nous l'ayions acquis, mais qu'il nous le donne par sa pure libéralité, afin que nous lui rendions grâces.

Que de plus en plus nous nous consacrons à lui, le priant qu'il poursuive son oeuvre, jusqu'à ce qu'il l'ait amenée à sa perfection. Cependant, que nous nous comportions de telle façon les uns envers les autres, que chacun tende la main à son prochain, et que nous allions tous à ce bon Dieu d'un tel accord que nous ne nous égarions plus comme de pauvres incrédules, mais que, déclarant que nous sommes des enfants de la lumière, nous le montrions aussi par nos actes.

Et que Dieu fasse cette grâce non seulement à nous, mais à tous les peuples et à toutes les nations de la terre.

Amen.

Jean Calvin, prière après la prédication d'un dimanche après-midi sur Tite 3:3-5, à St. Pierre de Genève.

JÉSUS DANS L'ÉVANGILE ET DANS LE CORAN

Alain-Georges MARTIN*

Trop de passions existent entre le christianisme et l'islam : ou les chrétiens tombent dans la confusion et l'admiration en perdant tout sens critique, ou ils ont une réaction quasi viscérale dans laquelle se mêlent la peur et l'ignorance. Je ne veux pas entrer dans ces passions. Je voudrais seulement faire une comparaison de textes entre le Nouveau Testament et le Coran, pour dégager ce qu'il y a de commun et ce qu'il y a de différent. Bien sûr, cette comparaison se fait d'un point de vue chrétien confessant, désireux d'être respectueux à la fois des textes et des spiritualités.

Enfin, auteur de cet article, j'ai conscience de mes limites : je ne suis pas un spécialiste, et je suis de plus en plus convaincu qu'un chrétien ne peut pas connaître vraiment l'islam sans une maîtrise suffisante de la langue arabe, ce qui hélas n'est pas mon cas.

Pour l'étude de ce sujet, je dois beaucoup à l'ouvrage de Henri Michaud, *Jésus selon le Coran*. Les citations du Coran que je ferai sont extraites de la traduction de Denis Masson, parue dans la collection *La Pléiade*. Il faut noter que la numérotation des versets peut varier d'une édition à l'autre.

* Alain-Georges Martin est pasteur de l'Eglise Réformée de France et professeur de Nouveau Testament à la Faculté libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence.

I. Le Coran

Le Coran, qui est considéré par l'islam comme Parole révélée de Dieu, est un recueil de prédications faites par Mahomet au 7^e siècle après Jésus-Christ. Il est l'aboutissement de révélations des envoyés qui ont précédé Mahomet et qui sont mentionnés dans l'Ancien et le Nouveau Testaments.

Cette révélation affirme l'unicité de Dieu : c'est un monothéisme strict.

Il y a donc des prophètes (ou envoyés, *rasul*) qui annoncent le prophète définitif (*nabi*), Mahomet. Ces deux mots sont parfois utilisés l'un pour l'autre dans les traductions. La Torah, les Evangiles préparent le Coran. Les données en contradiction avec le Coran sont considérées comme des falsifications faites par les juifs ou par les chrétiens. On pourrait avoir le schéma suivant :

Dieu	{	(Moïse - La Torah (Jésus - L'Evangile (Mahomet - Le Coran
------	---	---

Il est à remarquer qu'il n'est question que de l'Evangile, pas de Paul et de ses épîtres. D'un point de vue uniquement historique, cela apparaît comme une affaire de famille entre les descendants d'Abraham. Les chrétiens syriaques considéraient l'islam comme une hérésie chrétienne ; ils s'en sentaient donc proches.

Le Coran se présente comme une collection de paroles de Dieu, introduites par le pronom *Nous*, et adressées à l'humanité par l'intermédiaire de Mahomet, prophète de Dieu. Le livre est composé de sourates, classées par ordre de longueur. La plupart des savants musulmans ou chrétiens établissent deux grandes périodes dans la composition du Coran, correspondant à deux moments de la vie de Mahomet : la période mekkoïse et la période médinoïse (l'hégire), avec des temps de rapprochement ou d'hostilité envers, soit les juifs, soit les chrétiens, ou les deux en même temps, selon les circonstances.

Comme pour la Bible, se posent de nombreux problèmes de transmission et de fixation du texte, qui ont abouti à la

fixation d'une recension quasi définitive. Comme tout livre saint, le Coran a connu de très nombreux commentaires avec diverses écoles théologiques. Il ne faut jamais perdre de vue la grande diversité de l'islam ; on pourrait parler des islams au pluriel.

Le Coran n'évoque jamais directement Mahomet. Sa vie nous est connue par diverses traditions le concernant. Il y a les *haddit*, ses paroles qui forment la *sunna*. La *sîra* est une compilation de témoignages racontant son histoire.

II. Présentation des principaux passages concernant Jésus

Trente-cinq passages sont explicites. Par commodité, on suivra le déroulement de l'Évangile. Remarque préliminaire : en arabe, il existe deux mots pour désigner Jésus :

ʿisâ, chez les arabes musulmans,

Yesûʿ, chez les arabes chrétiens.

L'explication historique de ce fait est difficile ; contentons-nous de le constater.

A) La naissance de Jésus

C'est un événement important qui occupe une grande place dans le Coran. Il en découle que, dans l'islam, Marie est une femme vénérée. De nombreux passages concernent Jésus et sa mère.

i) L'annonciation

Mentionne Marie dans le livre. Elle quitta sa famille et se retira en un lieu vers l'Orient. Elle plaça un voile entre elle et les siens. Nous lui avons envoyé notre Esprit : il se présenta devant elle sous la forme d'un homme parfait. Elle dit : « Je cherche une protection contre toi, auprès du Miséricordieux ; si toutefois tu crains Dieu ! » Il dit : « Je ne suis que l'envoyé de ton Seigneur pour te donner un garçon pur. » Elle dit : « Comment aurais-je un garçon ? Aucun mortel ne m'a jamais touchée et je ne suis pas une prostituée. » Il dit : « C'est ainsi : Ton Seigneur a dit : 'Cela m'est facile.' Nous ferons de lui un Signe pour les hommes ; une miséricorde venue de nous. Le décret est irrévocable. » (19:16-21)

Et : Les anges dirent : « O Marie ! Sois pieuse envers ton Seigneur ; prosterne-toi et incline-toi avec ceux qui s'inclinent. » Ceci fait partie des récits concernant le mystère que nous te révélons... « O Marie ! Dieu t'annonce la bonne nouvelle d'un Verbe émanant de lui : Son nom est le Messie, Jésus Fils de Marie ; illustre en ce monde et dans la vie future ; il est au nombre de ceux qui sont proches de Dieu. Dès le berceau, il parlera aux hommes comme un vieillard ; il sera au nombre des justes. » Elle dit : « Mon Seigneur ! Comment aurais-je un fils ? Nul homme ne m'a jamais touchée. » Il dit : « Dieu crée ainsi ce qu'il veut : lorsqu'il a décrété une chose, il lui dit : 'Sois!'... et elle est. » (3:42-47)

ii) *Affirmation de la conception virginale et de la virginité perpétuelle*

La venue de l'Esprit en Marie se fait par le sexe et non par l'oreille comme cela se trouve déjà chez St Ephrem (19:16-34).

iii) *La naissance de Jésus se produit sous un palmier*

On y a vu une allusion à la naissance d'Ismaël.

Elle devint enceinte de l'enfant, puis elle se retira avec lui dans un lieu éloigné. Les douleurs la surprisent auprès du tronc du palmier. Elle dit : « Malheur à moi ! Que ne suis-je déjà morte, totalement oubliée ! » L'enfant qui se trouvait à ses pieds l'appela : « Ne t'attriste pas ! Ton Seigneur a fait jaillir un ruisseau à tes pieds. Secoue vers toi le tronc du palmier ; il fera tomber sur toi des dattes fraîches et mûres. Mange, bois et cesse de pleurer. » (19:22-26)

iv) *Jésus est fils de Marie ; il n'est pas fils de Dieu.*

O gens du Livre ! Ne dépassez pas la mesure dans votre religion : ne dites sur Dieu que la vérité. Oui, le Messie est le Prophète de Dieu, sa Parole qu'il a jetée en Marie, un Esprit émanant de lui. Croyez donc en Dieu et en ses prophètes. Ne dites pas : « Trois » ; cessez de le faire ; ce sera mieux pour vous. Dieu est unique ! Gloire à lui ! Comment aurait-il un fils ? (4:171)

De ces citations, nous pouvons conclure, d'une part, que le Coran se rattache indirectement aux données des Évangiles par des traditions que l'on trouve dans les évangiles

apocryphes de l'enfance. D'autre part, si la naissance miraculeuse souligne l'importance de Jésus qui est appelé Verbe, Messie, Prophète, il n'est en rien le Fils de Dieu. Le fossé entre le Créateur et la créature reste infranchissable. Jésus n'est qu'un homme ; il ne peut être, à la fois, de nature humaine et de nature divine. La virginité perpétuelle de Marie, si importante pour beaucoup de chrétiens, est bien affirmée dans l'islam, mais elle n'implique, en aucun cas, la foi en la divinité de Jésus-Christ.

B) Mort et résurrection

Selon le Coran, Jésus n'est pas mort crucifié.

Nous les avons punis parce qu'ils n'ont pas cru, parce qu'ils ont proféré une horrible calomnie contre Marie et parce qu'ils ont dit : « Oui, nous avons tué le Messie, Jésus, fils de Marie, le Prophète de Dieu. » Mais ils ne l'ont pas tué ; ils ne l'ont pas crucifié, cela leur est seulement apparu ainsi (4:156-158)

La négation de la crucifixion par l'islam est dirigée contre les juifs avec déférence pour les chrétiens et pour protéger l'honneur de Jésus. Il est impossible qu'un prophète de Dieu connaisse l'échec de la croix. C'est ce que, déjà, on trouvait dans les hérésies gnostiques et docètes, et certains de leurs arguments vont être repris, ensuite, par les commentateurs du Coran qui avancent plusieurs explications :

- Jésus aurait eu un sosie qui l'aurait remplacé sur la croix ;
- il aurait connu une fausse mort et aurait continué sa vie par ailleurs.

Jésus ne va pas connaître une résurrection particulière ; il partagera celle de tous les croyants :

Dieu dit : « O Jésus ! Je vais, en vérité, te rappeler à moi ; t'élever à moi ; te délivrer des incrédules. Je vais placer ceux qui t'ont suivi au-dessus des incrédules jusqu'au jour de la Résurrection ; votre retour se fera alors vers moi ; je jugerai entre vous et trancherai vos différends. » (3:55)

On voit également, dans ce même passage que l'ascension n'est qu'une assomption.

C) Le jugement

Jésus annonce un jugement que Dieu seul exécute :

Jésus est, en vérité, l'annonce de l'Heure. N'en doutez pas et suivez-moi. Voilà un chemin droit ! (43:61)

D) Les actes et les paroles de Jésus

i) Il y a peu de paroles de Jésus.

On ne trouve pas directement celles des Evangiles. On a, par exemple :

Lorsque Jésus est venu avec des preuves manifestes, il dit « Je suis venu à vous avec la Sagesse pour vous exposer une partie des questions sur lesquelles vous n'êtes pas d'accord. Craignez Dieu et obéissez-moi ! Dieu est, en vérité, mon Seigneur et votre Seigneur. Adorez-le ! Voilà un chemin droit ! » (43:63-64)

ii) Jésus a fait des miracles

Mais le Coran ne distingue pas entre ceux qui nous sont rapportés dans les Evangiles canoniques et ceux qui sont mentionnés par les évangiles apocryphes. Ainsi on a dans le même verset celui des oiseaux :

Je suis venu à vous avec un Signe de votre Seigneur : je vais, pour vous, créer d'argile, comme une forme d'oiseau. Je souffle en lui, et il est : « oiseau », - avec la permission de Dieu, et « Je guéris l'aveugle et le lépreux ; je ressuscite les morts - avec la permission de Dieu. » (3:49. Voir 5:110)

iii) La Cène

Elle semble bien mentionnée dans la sourate 5 qui est intitulée « La table servie » :

Les Apôtres dirent : « O Jésus, fils de Marie ! Ton Seigneur peut-il du ciel, faire descendre sur nous une Table servie ? » Il dit : « Craignez Dieu si vous êtes croyants ! » Ils dirent : « Nous voulons en manger et que nos cœurs soient rassurés ; nous voulons être sûrs que tu nous as dit la vérité, et nous trouver parmi les témoins. » Jésus, fils de Marie, dit : « O Dieu, notre Seigneur ! Du ciel, fais descendre sur nous une Table servie ! Ce sera pour nous une fête, - pour le premier et pour le dernier d'entre nous - et un

Signe venu de toi. Pourvois-nous des choses nécessaires à la vie ; tu es le meilleur des dispensateurs de tous les biens. » (5:112-114)

Il y a, dans ce passage, une très nette influence de la vision de Pierre dans Actes 10, et aussi une allusion à la Cène sans qu'il soit question d'une institution : le mot « Signe » peut désigner toutes sortes d'intervention de Dieu.

III. Christologie du Coran

A) Jésus et sa relation à Dieu.

Le statut théologique de Jésus

Jésus est une créature comme les autres, comme Adam :

Oui, il en est de Jésus comme d'Adam auprès de Dieu : Dieu l'a créé de terre, puis il lui a dit : « Sois », et il est. (3:59)

Il est un envoyé de Dieu qui mérite le respect ; le caractère miraculeux de sa conception le montre. Mais, en aucun cas, Jésus ne peut être Dieu. Il n'est qu'un homme.

Lui n'était qu'un serviteur auquel nous avons accordé notre grâce et nous l'avons proposé en exemple aux fils d'Israël (43:59)

Dieu n'a pas de fils.

Dis : « Dieu est Un ! Dieu !... L'Impénétrable ! Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré ; nul n'est égal à lui. » (112:1-4)

Cela prend le contre-pied des affirmations du Concile de Nicée. Jésus ne peut être le fils d'un Dieu qui ne peut déchoir au rang de créature en engendrant. C'est pourquoi, nous l'avons déjà vu, Jésus est appelé très souvent « fils de Marie ».

Face à l'affirmation de l'unicité de Dieu, le Coran rejette la Trinité qui, pour lui, n'est qu'une forme de trithéisme :

Oui, ceux qui disent : « Dieu est, en vérité, le troisième de trois » sont impies. Il n'y a de Dieu qu'un Dieu unique. (5:73)

Cela montre, une fois encore, que malheureusement Mahomet n'a perçu le christianisme qu'au travers des hérésies. Il n'a connu qu'un trithéisme chrétien, issu du monophysisme. De plus, la Trinité que sous-entend le Coran est formée par un Père, un Fils et une Mère, comme le laisse paraître ce passage :

Dieu dit : « O Jésus, fils de Marie ! Est-ce toi qui a dit aux hommes : 'Prenez, moi et ma mère, pour deux divinités, en-dessous de Dieu ?' » (5:116)

Ceci n'est pas très explicite ici, mais rejoint ce que l'on trouve déjà très tôt dans le christianisme : la confusion entre Marie et le Saint-Esprit. Ainsi on trouve dans l'évangile aux Hébreux : « Ma mère, l'Esprit, me saisit par les cheveux. »

L'islam rejette les deux doctrines fondamentales du christianisme : la Trinité et les deux natures du Christ. Il ne garde de Jésus que sa nature humaine. Dans la chaîne des prophètes, Jésus a une place privilégiée, notée par sa naissance miraculeuse. Mais il n'est qu'un homme.

Pour résumer, on peut reprendre les trois formules trinitaires suivantes :

- Dieu → Parole → Souffle : formule courante aux 3^e et 4^e siècles,
- Père → Fils → Esprit : formule devenue classique,
- Père → Fils → Mère : formule aberrante, sans doute connue de l'islam.

B) Le rôle de Jésus dans la révélation

Une école de pensée de l'islam, les Mu'tazilites, s'est posé la question de savoir si le Coran était créé ou incréé.

La réponse de l'islam orthodoxe aux Mu'tazilites a été d'affirmer : le Coran est incréé, il est la Parole-même de Dieu. C'est pourquoi, par exemple, le Coran ne peut se lire qu'en arabe. Derrière cela se trouve une réflexion sur la nature de la parole, qui remonte bien avant l'islam. Elle est déjà formulée par le stoïcisme : quand je parle, que devient ma parole ? M'appartient-elle encore, ou devient-elle une chose étrangère à moi-même ? Cette question du double caractère de la parole a été reprise par la théologie chrétienne des 3^e et 4^e siècles à propos du *logos* : est-il Dieu lui-même ou une créature de Dieu ? Dieu peut-il s'identifier à sa révélation ? Cette discussion a été importante pour définir le Fils par rapport au Père, donc pour bien situer la nature de Jésus-Christ. Est-il Dieu ou un simple homme ?

Ces discussions, qui aboutirent aux affirmations des grands conciles ont été reprises dans la théologie de l'islam au sujet

du *kâlam* qui est la Parole. Si, dans le christianisme, elle aboutit à des affirmations sur la personne de Jésus-Christ, dans l'islam en revanche, elle porte sur le Coran en tant que véhicule de la révélation. C'est pourquoi le vrai débat n'est pas de savoir qui, de la Bible ou du Coran, dit la vérité sur Jésus, il porte sur la médiation de la révélation : celle-ci se fait dans le christianisme par un homme ; dans l'islam, par un livre.

Ainsi, on peut dire que, dans l'islam, c'est le Coran lui-même qui prend la place de Jésus-Christ dans la révélation. On a le schéma suivant :

Dieu → Coran → Homme

Dieu → Jésus → Homme

Si on reprend le schéma du début, on a :

Dieu	{	(Moïse - La Torah
		(Jésus - L'Évangile
		(Mahomet - Le Coran

Conclusion

Si l'islam et le christianisme parlent bien du même homme, Jésus, ils n'en parlent pas de la même manière. La question de la révélation du message de Dieu aux hommes est liée à celle du monothéisme unitaire pour les uns et du monothéisme trinitaire pour les autres. Tout dialogue honnête doit prendre en compte que cette différence touche à l'essentiel de la conception de la foi des uns et des autres.

Le dialogue entre l'islam et le christianisme n'est pas facile. Il faudra encore, sans doute, quelques siècles avant que chacun reconnaisse l'autre pour ce qu'il est, sans vouloir le caricaturer. Mais on peut quand même noter quelques points curieux de convergence. Ainsi cette citation d'un penseur musulman, Mohammed Arkoun, qui, certes, ne reflète pas l'orthodoxie :

Le Prophète reproduit donc, devant les hommes, une structure trinitaire caractéristique de la Révélation judéo-chrétienne : Dieu transcendant se révèle dans le Verbe par l'intermédiaire d'un messager témoin¹.

1. M. Arkoun, *La pensée arabe* (Paris : PUF, 1991), 17.

Cette phrase fait penser à d'autres de Karl Barth, dans sa *Dogmatique* :

... Dieu dans son inaltérable unité, mais aussi dans son inaltérable diversité, est le révélateur, la révélation et le révélé.

Il ne suffit pas de rêver sur quelque rapprochement facile, mais de constater, encore une fois, que c'est bien la révélation qui est au centre du débat.

Dès maintenant, ce que le chrétien doit retenir de cette confrontation, c'est qu'il ne lui suffit pas de regarder la paille qui est dans l'œil de son voisin, mais il lui faut voir aussi la poutre qui est dans le sien. Ceci, non pour se culpabiliser trop facilement, mais pour bien comprendre que l'islam est né, entre autres, d'une insuffisance du message chrétien sur le Christ. C'est bien pourquoi, aujourd'hui encore, il faut que nous, chrétiens, comprenions l'enjeu de notre christologie en la fondant sur la Trinité et sur les deux natures. Il ne s'agit donc pas, d'abord, de loucher sur les manques de l'islam ; nous devons regarder à nous-mêmes et être précis dans nos affirmations théologiques avant de prétendre à un quelconque dialogue. En face de l'islam, le chrétien ne peut se suffire d'une foi médiocre ou d'un à-peu-près théologique ; il lui faut être très au clair sur ce qu'il croit et sur ce qu'il affirme.

I N D E X

(1950-1995)

de *LA REVUE REFORMÉE*

vient de paraître !

70 F franco. CCP : LRR, Marseille 7370 39 U

A PROPOS DU *DJIHAD* ¹

Roland POUPIN*

« Il sera comme un âne sauvage,
Sa main sera contre tous,
Et la main de tous sera contre lui ;
Il demeurera face à tous ses frères. » (Gn 16:12)

C'est là un aspect de la promesse de Dieu à Agar pour son fils Ismaël. Comme pour l'extension de la descendance d'Ismaël, promise à Abraham (Gn 17:20), qui n'acquiert de réalité vraiment impressionnante qu'au temps de l'islam, il faut reconnaître que l'accomplissement de cette parole, s'il commence à prendre forme dans l'Antiquité (Gn 25:18), n'a jamais atteint une telle intensité que depuis l'avènement de l'islam.

Introduction : Le *Djihad*, un accomplissement de la prophétie biblique ?

On sait, en effet, que depuis sa naissance, l'islam a souvent fait la guerre, non seulement contre les Arabes païens et les païens en général, mais aussi contre les juifs et les chrétiens... « Sa main sera contre tous, la main de tous sera contre lui, il demeurera face à tous ses frères. » (Gn 16:12)

* Roland Poupin est pasteur à Berre-Marignane-Vitrolles. Il est docteur en Théologie de Strasbourg et en Philosophie de Montpellier.

1. Le *Djihad* = Guerre sainte ; littéralement « effort ». Ce terme désigne entre autres l'effort militaire, pour la défense de la communauté notamment. Il signifie aussi, en mystique, approximativement, l'ascèse. Cf. *infra*.

Tout cela dans une parfaite ambiguïté, apparemment inextricable, oscillant entre deux types de textes coraniques, que l'on jugerait volontiers contradictoires. Ainsi : « nulle contrainte en islam » (Co 2:256), d'une part ; et : « combattez ceux qui ne croient pas en Dieu et les gens de la Bible qui ne professent pas la religion de la vérité jusqu'à ce qu'ils paient le tribut et qu'ils soient humiliés ! » (Co 9:29), d'autre part.

Deux types de textes dont certains partisans du dialogue et certains partisans de la fermeté veulent volontiers ignorer, soit l'un, soit l'autre. Deux types de textes qui, pourtant, ne peuvent sans doute être compris que l'un par l'autre.

Contrairement à ce que l'on a souvent voulu croire, la « guerre sainte », le *djihad* – terme qui serait mieux traduit par l'« effort », en l'occurrence, certes, à portée notamment militaire, mais pas uniquement – le *djihad* n'a pas pour but la conversion des infidèles que Dieu seul, selon les musulmans comme selon les chrétiens, peut amener à la foi. Le *djihad* n'en est pas moins un devoir qui ne se confond donc pas avec « l'évangélisation ».

I. Aux origines

Aux origines, il y a, en quelque sorte, emprunt et « sanctification » d'une pratique commune parmi les tribus arabes, celle de la razzia. Dans l'islam primitif, cette pratique est tournée au service de la communauté naissante, notamment à l'occasion de sa confrontation aux Mecquois païens qui, persécutant la communauté monothéiste naissante, l'avait amenée à se réfugier à Médine. Une expédition du type de la classique razzia (afin de se ravitailler et de survivre), lancée contre les Mecquois, est à l'origine première de ce que sera le *djihad* coranique.

Outre la pratique de la razzia, un autre événement originel important est le massacre de tribus juives de cette même Médine, soupçonnées d'avoir pactisé avec ce même ennemi mecquois contre une communauté musulmane qui, installée à Médine, commence à y devenir envahissante et à prendre un peu trop de pouvoir.

On est donc en contexte guerrier; politique, et non pas religieux. C'est dans ce contexte qu'il faut percevoir les appels coraniques au devoir militaire. Cela permet d'expliquer les apparentes contradictions entre la sympathie pour les chrétiens et l'appel à leur faire la guerre : dans la mesure où les chrétiens manifestent une large ouverture à l'égard de la religion naissante – qui se sent proche du christianisme –, ils se voient honorés ; dans la mesure où les chrétiens ont des velléités de s'allier à des puissances comme l'Empire byzantin – qui commence à voir d'un mauvais œil l'expansion de cette nouvelle force qu'est l'islam – ils sont à combattre. La notion de tribut à payer et de soumission le laisse voir clairement.

Cela apparaît pareillement dans l'attitude d'un Ibn 'Arabi (560-638 AH ou 1155-1240 ap. J.-Ch.), musulman mystique, disciple déclaré de Jésus, mais qui, face à la présence des Croisés, appellera les gouvernants musulmans à réprimer les chrétiens avec la plus grande sévérité.

II. Influence réciproque islam-chrétienté quant à la guerre

Il faut remarquer qu'ici l'influence réciproque Islam-Chrétienté a, sans doute, joué. Dans le sens Islam-Chrétienté, cela a été remarqué. Certains signalent que les Croisades relèvent, probablement, d'une sorte de mimétisme auquel l'islam a pu inciter le christianisme (ainsi Jacques Ellul). Donnons pour seul exemple l'attitude de Bernard de Clairvaux qui, comme Mahomet sanctifiait la razzia, sanctifie les humeurs guerrières des « loubards » francs, en jugeant bon qu'ils apaisent leurs ardeurs en Terre Sainte.

En sens inverse – car le sens inverse existe aussi – il ne faut pas négliger que l'islam a commencé son expansion à l'époque où l'Empire byzantin est l'héritier tout récent de l'Empereur Justinien. Or, Justinien jugeait comme un saint devoir d'Empereur chrétien d'étendre, par la force militaire et policière, le camp de l'orthodoxie. Aussi Charlemagne, s'il est peut-être influencé par l'islam quand il s'efforce d'intégrer par les armes les Saxons à son saint Empire, n'est-il pas

insensible non plus – comme l’islam lui-même – face à l’exemple de Justinien.

Il faut remarquer que la « guerre sainte » et la menace de « guerre sainte », à l’instar des guerres de Justinien, ne concernent pas que les religions étrangères – non-chrétiennes à Byzance ou dans le saint Empire d’Occident, non-musulmanes dans l’*Oumma*². La menace concerne aussi les infidèles de l’intérieur, les hérétiques en chrétienté, les « hypocrites » en islam. Par « hypocrites », l’islam désigne ceux d’entre les musulmans qui le sont devenus par opportunisme, mais qui dévoilent leur maigre fiabilité à la première occasion, éventuellement par leurs tergiversations devant l’exigence de l’effort militaire contre les infidèles. Dès les débuts de l’islam, cette dimension du *djihad* apparaît dans les conflits entre les Ommeyyades et leurs adversaires, au premier rang desquels les tenants d’une lecture spirituelle du texte coranique que sont les partisans d’Ali, les shi’ites.

C’est ici qu’il faut parler d’un dernier parallèle relevant peut-être simplement de la nature de la pensée humaine. Il s’agit de la perception de la relation entre l’histoire et l’esprit dans ce qui est reçu comme révélation divine.

III. Deux pôles dans la notion de révélation

Les religions dites « du Livre » perçoivent ce qu’elles reçoivent comme Révélation comme oscillant entre deux pôles, la lettre et l’esprit. Ce qu’on pourra illustrer par le récit évangélique de Jean 8:3-11 sur la femme adultère. Dans ce récit, on est face à des scribes qui se réfèrent à la Loi prescrivant de lapider les adultères pris en flagrant délit. C’est le cas de la femme qu’ils amènent à Jésus. Les scribes en appellent à la lettre de la Loi : ils demandent la lapidation. Jésus renvoie à une lecture plus profonde de la Loi, sans en nier la lettre, mais qui la rend difficilement applicable : devant les exigences de la Loi concernant l’adultère, les scribes sont-ils si irréprochables, sont-ils si saints qu’ils soient dignes d’en faire appliquer les conséquences

2. L’*Oumma* = la « communauté » musulmane, au sens universel. Equivalent approximatif de l’*oikoumène* chrétienne.

pénales en toute bonne conscience ? Ce faisant Jésus est parfaitement dans la ligne du judaïsme talmudique, lequel enseigne que si les Pères du temps de l'Exode – eux qui avaient comme palpé la présence de Dieu au Sinai – étaient suffisamment saints pour mettre en application les peines de la Loi, cette sainteté n'est plus le fait de leurs successeurs qui sont donc mal venus de punir ceux qui transgressent une Loi qui les accuse eux-mêmes.

Cela permet de remarquer, en passant, que l'esprit ne se situe pas en vis-à-vis de la lettre comme le laxisme vis-à-vis de la rigueur. C'est, au contraire, une rigueur plus grande dans la lecture qui rend difficilement applicable une lecture qui ne serait que superficielle.

Ce phénomène, qui existe dans le christianisme et dans le judaïsme, apparaît aussi dans l'islam, notamment en ce qui concerne le *djihad* qui, comme on l'a vu, s'il correspond à un effort de type militaire, n'en implique pas moins une exigence de sainteté. Sainteté des institutions certes, mais aussi des individus. D'où l'idée que l'on connaît selon laquelle, pour certains courants plus « mystiques » de l'islam, le *djihad* tend à s'identifier, ou au moins à se rapprocher de la notion chrétienne de sanctification : le combat, la guerre en question concernant avant tout les passions et les vices qui font la guerre à l'âme. En effet, que signifie combattre des institutions corrompues si l'on est corrompu soi-même ? Notons toutefois que cette notion de *djihad* intérieur n'exclut pas l'effort militaire, mais plutôt le qualifie. On a vu qu'un mystique tel qu'Ibn 'Arabi ne négligeait pas d'exhorter les Pouvoirs à accomplir fidèlement leur tâche répressive.

Cette bi-polarité, qui existe aussi dans le judaïsme et le christianisme, est classique dans l'islam où, traditionnellement, on a appris à distinguer l'extériorité, ou la lettre, en arabe le *zahir*, et l'intériorité ou le sens spirituel, en arabe le *batin*. C'est au point qu'il existe en islam des mouvements shi'ites radicaux, parmi les ismaéliens – en l'occurrence ceux de la tradition de l'Aga Khan – qui estiment que la loi extérieure, le *zahir*, est rendue caduque par sa compréhension spirituelle, le *batin* ; ainsi, les tenants de cet ismaélisme dit

réformé, extrêmement minoritaire, adhèrent-ils tout simplement au libéralisme le plus insoupçonnable.

Toutefois, cette bi-polarité est moins prégnante, semble-t-il, en islam, dans les courants les plus communs, quant à ses conséquences pratiques. Cela, pour une raison simple. La distance historique entre les deux pôles est extrêmement réduite puisqu'ultimement, il faut la trouver dans le Coran écrit sur une vingtaine d'années.

Pour la tradition juive, les deux pôles en question se situent sur une échelle temporelle entre la Loi et la fin des prophètes, donc quelque dix siècles, les prophètes appelant à une interprétation lourde d'exigence intérieure. Quant au christianisme, il se situe dans la lignée des prophètes et accentue encore le sens de cette bi-polarité parce qu'il donne un autre livre du même degré d'inspiration, remettant parfois explicitement en question les implications d'une lecture extérieure littérale.

Ainsi Paul en vient à libérer les Galates de la pratique extérieure de la circoncision. L'apôtre va bien plus loin que les prophètes parlant de circoncision du cœur, mais comme exigence quant au sens et à la valeur de la circoncision extérieure. Le pas franchi par Paul s'apparente à celui que franchiront, plus tard, les ismaéliens réformés par rapport au Coran.

De plus, il se trouve que des écrits aussi radicaux, quant à la lecture spirituelle de la Torah, que ceux de Paul ont été recueillis par le christianisme comme Parole de Dieu, au même titre que la Torah, instituant une dialectique « du *zahir* et du *batin* » qui provoque une tension telle que certains chrétiens succomberont à la tentation d'abandonner un des deux pôles. Ainsi, par exemple, les marcionites rejettent l'Ancien Testament, ce qui ne pouvait, d'ailleurs, que leur faire courir le risque de faire du questionnement de la Loi une nouvelle loi.

C'est à ce même risque qu'a succombé l'islam en abandonnant la lecture de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament, à peu près définitivement au 11^e siècle, comme en témoigne l'œuvre d'Ibn Hazm, de Cordoue. Sans doute, ici aussi, comme les marcionites, mais la tension dialectique

a-t-elle paru trop forte, entraînant une dérive vers un légalisme que ne connaissait pas l'islam premier.

La bi-polarité, interne aussi au Coran, n'en a pas moins subsisté entre *zahir* et *batin*. Elle est sans doute en rapport avec les deux types de textes que l'on a cru contradictoires, mentionnés en introduction. Deux pôles dans le texte coranique, d'où les deux pôles de la compréhension musulmane du Coran ; d'où aussi le fait que ces deux interprétations ne sont nullement exclusives.

Quant au *djihad*, il en résulte que l'exigence de l'effort militaire demeure, mais que cette exigence est sujette au même type de remises en question que celui dont Jésus a usé avec les scribes à propos de la prescription de lapider les adultères.

Connaissez-vous les cinq piliers de l'islam ?

- La profession de foi (la *Chahâda*) : « Allah est le seul Dieu, et Mahomet est son prophète ».
- La prière obligatoire (*salât*) récitée cinq fois par jour, non seulement en paroles mais en gestes.
- Le jeûne pendant le mois du Ramadan (*saoum*) du lever au coucher du soleil.
- L'aumône légale (*zakâh*), une dîme au profit des pauvres (et la générosité).
- Le pèlerinage à La Mecque (*hadj*) : il y a des cas d'exemption, mais le pèlerinage reste l'idéal de tous les musulmans.

LA VRAIE LAÏCÏTE

Dans un récent article d'un bulletin évangélique, le dialogue entre chrétiens et mahométans abordait le problème des mosquées ouvertes en France et des églises chrétiennes interdites en Arabie saoudite. Je ne crois pas que la façon de poser le problème puisse le faire avancer. L'auteur en voit la solution dans la diffusion progressive de l'idéologie de la fin du 18^e siècle dans les pays de l'islam. Perspectives peu séduisantes pour les musulmans croyants !

L'auteur emboîte le pas aux médias et à l'éducation actuelle, c'est-à-dire : l'obscurantisme religieux avantageusement remplacé par la philosophie des « Lumières », et celle-ci, triomphante à partir de la Révolution de 1789, instaurant l'ère du « Progrès ».

Est-ce exact du point de vue historique ? Quels qu'aient été les aspects négatifs du Moyen Age et même de la Réforme, le « bilan global » de la chrétienté n'est-il pas largement positif, surtout si on le compare avec le sang versé au nom des principes humanistes ?

Dans un ouvrage récent, *Le chrétien dans la cité* (éd. L'Age d'Homme), Eric Kayayan souligne que l'évolutionnisme athée a élevé la Politique au rang de religion suprême, avec toutes les conséquences néfastes que l'on voit. Inversement, les révolutions des pays sous influence calviniste (Angleterre, Pays-Bas, Etats-Unis) ont abouti à l'instauration des démocraties les plus solides.

Le monde musulman constate le vide religieux et moral de l'Occident dominé par un prétendu « humanisme » athée. Faut-il souhaiter qu'il se rallie à cette idéologie ? Est-ce ainsi qu'il se rapprocherait de la pensée chrétienne ?

Pour l'islam, et à juste titre, Dieu est le souverain de l'existence entière. L'islam ne fait pas la distinction entre vie de foi et vie publique, qui rend schyzophrènes tant de chrétiens inconsciemment dualistes, qui adoptent les valeurs du monde 6 jours sur 7. Il n'a pas entendu, malheureusement, la parole décisive (sans doute fondatrice de la véritable laïcité : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ».

La vision chrétienne englobe tous les domaines de la vie, y compris le domaine politique. Mais elle distingue entre le rôle de l'Etat et celui des organisations religieuses. Le choix n'est pas entre une théocratie absolutiste et un laïcisme négateur des valeurs spirituelles.

Espérons que les chrétiens seront de plus en plus conscients de leur responsabilité pour rendre à l'Occident le sens biblique de la vie sociale. Sans doute aideraient-ils mieux ainsi le monde musulman (dont le zèle religieux devrait faire honte à nos pays) à évoluer vers des formes institutionnelles plus respectueuses de la liberté individuelle.

François GONIN (*L'Entente Evangélique*, n° 317, 4^e Trim. 1995)

ISRAËL ET L'ÉGLISE

Frédéric BAUDIN*

La question des rapports entre Israël et l'Église a suscité, depuis le tout premier siècle de l'ère chrétienne, des débats souvent passionnés. Dans les cas extrêmes, ces discussions sont devenues virulentes au point d'entraîner parmi les chrétiens des divisions, des rancœurs mal digérées, des prises de position abruptes et véhémentes. Le déchaînement de la barbarie et l'ampleur du génocide nazi pendant la Seconde guerre mondiale, le contexte géopolitique du Moyen-Orient depuis la fin des années 40, ont sans doute faussé plus encore le débat. A l'antisémitisme latent ou exprimé avec violence, a succédé parfois un philosémitisme très généreux, voire immodéré. Ce retour du balancier était prévisible. L'équilibre est difficile à trouver sur cette question, et cela d'autant plus que le problème strictement théologique reste, dans ce domaine, très complexe et traversé de passions très vives.

L'apôtre Paul fut sans doute l'un des mieux placés pour entrevoir le plan de Dieu pour les peuples juifs et non-juifs. Ses épîtres, et en particulier l'*Épître aux Romains*, nous aident à mieux comprendre les rapports entre Israël et l'Église ; mais il faut éviter de dissocier l'un ou l'autre des versets de cette épître, de l'ensemble des textes bibliques. Nous tenterons, en nous appuyant d'aussi près que possible sur les textes essentiels, d'esquisser à grands traits les réflexions de l'apôtre Paul, qu'il a exprimées notamment en Romains 9 à 11.

* Frédéric Baudin est enseignant. Il est l'auteur du livre *Juif errant, Juif héraut* (Valence : Editions LLB, 1992). Conférence prononcée dans le cadre du Centre Évangélique, à Lognes, en novembre 1995.

Paul était juif. Il fit plusieurs fois référence à ses origines dans ses lettres ou ses discours et ne les a jamais reniées : d'abord, « instruit par le rabbin Gamaliel, à Jérusalem, dans la connaissance exacte de la loi de ses pères »¹, il fut « plein de zèle pour Dieu, plus avancé dans le judaïsme que beaucoup de ceux de son âge »². Il s'opposait alors avec vigueur à ceux qui, parmi les Juifs, avaient reconnu en Jésus le Messie d'Israël ; mais il fut bientôt témoin d'une révélation divine sans équivoque et il embrassa, enfin, le parti de ses anciens adversaires. Il parcourut ensuite « le monde » (au moins méditerranéen), pour annoncer à tous, Juifs et non-Juifs, la Bonne Nouvelle du salut accompli par Jésus-Christ. Paul se trouvait donc dans une position délicate : Juif « envoyé par Dieu » vers les non-Juifs, il fut le plus souvent rejeté par ses frères juifs, « ses parents selon la chair », pour qui il éprouvait « une grande tristesse, un chagrin continuel... »³ Cette tension, vécue pendant plusieurs dizaines d'années, fut féconde et inspira sans doute sa réflexion sur le thème qui nous préoccupe aujourd'hui encore. Dans l'*Épître aux Romains*, l'apôtre Paul définit d'abord l'identité humaine et spirituelle des Juifs comme des non-Juifs, avant de préciser leur rôle et leur complémentarité dans le plan divin.

I. Les Juifs

Quels sont les privilèges du peuple juif ? Romains 9 commence par une énumération que les huit premiers chapitres avaient déjà préparée :

– *L'adoption* : ce terme se rapproche de la notion d'élection ; Dieu a choisi Abraham, Isaac, Jacob et leurs descendants pour révéler à *toutes les nations* son salut, sa victoire sur le mal et la mort. Son choix n'est pas arbitraire (même s'il paraît ainsi aux yeux de l'homme). Dieu opère son choix conformément à son amour et sa justice, sa sainteté qu'aucun mal ne peut entacher.

1. Ac 22:3.

2. Ga 1:13-14.

3. Rm 9:2-4.

– La *gloire* : le Seigneur, dans cette perspective, a montré sa gloire au peuple juif, d'abord à Abraham, à Moïse, puis à tout le peuple d'Israël au pied du mont Sinaï et, enfin, aux prophètes.

– L'*alliance* : Dieu a conclu une alliance scellée par la foi du peuple choisi, car l'alliance suppose une relation, un engagement entre deux parties.

– La *Torah* (la Loi) et le *culte* : la Loi de Moïse est sainte ; elle marque la séparation entre ce qui est bien et mal, et révèle ainsi le péché de l'homme, son incapacité d'aimer Dieu et son prochain comme lui-même en tout temps et en toutes circonstances⁴ ; tandis que le culte, centré sur les notions de sacrifice expiatoire et d'adoration, évoque à la fois le remède au péché et la réconciliation avec Dieu, qui devient alors possible⁵.

– Les *promesses* : la promesse par excellence fut celle de sa présence sanctifiante⁶ ; elle s'accomplira pleinement lors de la venue du Messie, Emmanuel, Dieu présent parmi son peuple.

– Le *Messie* : Dieu a accordé à Israël une révélation de sa personne en Jésus-Christ, qui est « au-dessus de tout » (*épi panton*), « plus grand que le temple »⁷. La progression de la révélation, la finalité de l'élection, sont sans ambiguïté : le Messie Jésus, l'*Agneau de Dieu*, mort et ressuscité, en est l'aboutissement, le couronnement, le véritable privilège accordé en premier lieu à Israël. Jésus réalise la promesse du salut et donne ainsi la possibilité au peuple d'Israël de servir Dieu dans le cadre d'une *nouvelle* – définitive – alliance⁸.

Paul distingue, ensuite, deux catégories de Juifs, car « tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël... »⁹ :

4. Cf. Rm 2:12-24 et 3:19-20.

5. Cf. Rm 3 à 5.

6. Ex 33:16-17 ; 34:9 ; Lv 26:12, etc. On remarquera, cependant, que cette promesse est conditionnelle, inféodée à l'obéissance du peuple d'Israël à la Loi de son Dieu et aux rites d'expiation pour le pardon des fautes ; le « lieu » où la présence de Dieu devient tangible est, d'abord, une simple tente, le tabernacle, dressée dans le désert après la sortie d'Égypte, puis le temple construit par Salomon à Jérusalem.

7. Mt 12:6 ; Jn 2:19-21 : Jésus est bien le temple détruit en sa mort, « reconstruit » en sa résurrection pour l'éternité (cf. également sur ce thème Hé 9).

8. Jr 31:31-34 ; Hé 8 à 10.

9. Rm 9:6. La phrase n'est pas entièrement nouvelle. Jésus et Jean-Baptiste l'avaient déjà prononcée : Mt 3:9 et Jn 8:33-34 ; la littérature rabbinique contient des expressions similaires (Sanhédrin X '1').

– Les Juifs qui ont reconnu en Jésus le Messie d'Israël, annoncé par la Loi et les prophètes. Le livre des *Actes des Apôtres* précise qu'ils furent trois mille le jour de la Pentecôte, puis bientôt cinq mille, et enfin une « multitude »¹⁰, soit au moins dix mille, ou plusieurs dizaines de milliers. Ils ne sont cependant qu'une *partie* du peuple d'Israël, un « reste » ; le thème du « reste » est fréquent dans la Bible, notamment chez les prophètes. Ils sont le signe que « Dieu n'a pas rejeté son peuple », Paul en est lui-même une preuve vivante¹¹;

– Les Juifs qui n'ont pas reconnu en Jésus le Messie d'Israël : ils sont divisés en plusieurs partis religieux ou politiques et déjà dispersés dans de nombreux pays. Certains parmi eux ont, comme Paul avant sa conversion, « du zèle pour Dieu, mais sans connaissance »¹² ; ils cherchent à « établir la justice de Dieu (pour eux-mêmes) par les œuvres de la loi »¹³, ce qui est impossible, puisque « nul ne sera justifié par les œuvres de la Loi »¹⁴. A propos des Juifs, Paul précise, au début de sa lettre, que « le véritable Juif n'est pas celui qui en a les apparences, et la circoncision n'est pas celle qui est apparente dans la chair ; mais le vrai Juif l'est intérieurement, et la circoncision s'opère dans le cœur¹⁵... » C'est cette définition qui compte devant Dieu ; la « circoncision du cœur » était d'ailleurs prônée dans l'Ancienne Alliance¹⁶, elle devient une réalité définitive dans la foi en Jésus-Christ, dans le cadre de la Nouvelle Alliance. Paul exprime ainsi une prière fervente en faveur du peuple juif : « Frères, le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu, c'est qu'ils soient sauvés... »¹⁷ On peut raisonner, ici, *a contrario* : Paul prie pour le salut des Juifs, il estime donc qu'ils sont perdus, qu'ils ont besoin de recevoir la grâce de Dieu, son pardon, sa vie... Aussi pense-t-il qu'il ne suffit pas d'être juif pour être sauvé : c'est un privilège, certes, dans

10. Ac 21:20, litt. *myriades*.

11. Rm 11:1.

12. Rm 10:2.

13. Rm 10:3.

14. Rm 3:20.

15. Rm 2:28.

16. Dt 10:16 ; 30:6 et Lv 26:41.

17. Rm 10:1.

le cadre de l'élection, mais cela ne permet pas d'être justifié devant Dieu, car l'élection suppose une réponse, un accueil de la grâce – cet accueil est aussi une grâce ! – qui se trouve désormais en Jésus, le Messie d'Israël.

II. Les « Grecs » et les non-Juifs¹⁸

Avant de mettre en relief les différences entre Juifs et non-Juifs, nous pouvons remarquer la similitude des réactions des uns et des autres face à la prédication de Jésus ou des apôtres : des Juifs et des non-Juifs ont cru en Jésus-Christ, le Messie des Juifs *et* des nations ; d'autres sont restés incrédules. Ponce-Pilate, le Romain, s'est ligué avec son ennemi Hérode, le représentant politique des Juifs, pour mettre un terme au procès de Jésus par une condamnation à mort¹⁹. Des non-Juifs ont accueilli les apôtres avec bienveillance, comme de nombreux Juifs dans les synagogues, ou au contraire les ont rejetés et persécutés, à Ephèse par exemple, puis plus tard au sein de l'Empire romain, et aujourd'hui encore dans certains pays. Pour les non-Juifs, la véritable différence réside dans la nouveauté du message délivré par les disciples de Jésus ; si certains prosélytes avaient déjà embrassé la foi au Dieu d'Israël, la porte est désormais largement ouverte aux non-Juifs, sans qu'ils aient recours au rite de la circoncision²⁰ ou à l'observance des lois de Moïse²¹.

L'apôtre Paul conclut très naturellement que Juifs et non-Juifs sont en réalité sous un même régime :

« Maintenant est manifestée la justice de Dieu, attestée dans la loi et les prophètes, par la foi en Jésus le Messie pour tous ceux qui croient ; car il n'y a pas de distinction (entre Juifs et non-Juifs) : tous on péché et sont privés de la gloire de Dieu et ils sont

18. Plusieurs termes issus du vocabulaire néo-testamentaire sont synonymes : Grecs, non-Juifs, Nations, Gentils, Païens, etc.

19. Lc 23:1-25 ; Ac 4:25-28 : Pierre cite, dans ce dernier passage, deux versets du Psaume 2 :1-2, qui soulignent la solidarité entre les Juifs et les non-Juifs de Jérusalem, contemporains de Jésus, qui devinrent co-responsables de la mort du Christ. L'accusation de « déicide » imputée aux Juifs, pendant plusieurs siècles, tombe d'elle-même à la lecture de ces textes.

20. Ga 5:1-6.

21. Cf. Ac 15.

gratuitement justifiés par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. ...Dieu n'est-il pas le Dieu des Juifs et des païens ? Il justifiera les uns et les autres au moyen de leur foi... »²².

Paul reprend cette idée en Romains 10²³, et dans la *Lettre aux Ephésiens* : ce dernier texte éclaire admirablement cette réalité nouvelle du « Corps de Christ » qui réunit les Juifs et les non-Juifs en présence du Seigneur. Paul commence par une énumération négative inverse de celle des privilèges accordés aux Juifs, avant de préciser l'étendue de la grâce accordée aux non-Juifs :

« Autrefois, vous, païens dans la chair, traités d'incircconcis par ceux qui se disent circoncis, (...) vous étiez en ce temps-là sans Christ, privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans ce monde. (...) Mais Jésus est notre paix, lui qui des deux (peuples) n'en a fait qu'un : il a détruit le mur de séparation, l'inimitié ; il a annulé dans sa chair la loi et ses commandements, pour créer en sa personne un seul homme nouveau, (...) pour les réconcilier tous les deux avec Dieu, par sa mort (mort sur la) croix. (...) Il est venu annoncer comme une bonne nouvelle la paix à vous qui étiez loin (les non-Juifs, tenus à l'écart de la Révélation), et la paix à ceux qui étaient proches (les Juifs) ; car nous avons les uns et les autres un même accès auprès du Père, dans un même Esprit... »²⁴

Les non-Juifs peuvent donc être considérés, sur le plan spirituel, comme « de véritables enfant d'Abraham, par la foi »²⁵, ils sont associés au « peuple de Dieu », selon les paroles du prophète Osée, citées par Paul : « Celui qui n'était pas mon peuple, je l'appellerai mon peuple »²⁶ ; inversement, les Juifs qui n'ont pas la foi d'Abraham et ne font pas ses œuvres - croire en ce Messie que Dieu leur envoie - n'assument pas leur vocation spirituelle d'enfants d'Abraham, Jésus lui-même le souligne avec force²⁷. Mais, par ailleurs, quand Paul affirme qu'en Jésus-Christ (dans l'Eglise), il « n'y a plus ni Juif ni

22. Rm 3:9-31.

23. Rm 10:12-13 : « Il n'y a donc pas de différence entre le Juif et le Grec : ils ont le même Seigneur, qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent. »

24. Ep 2:11-22.

25. Ga 3:29.

26. Rm 9:26 ; Os 2:1.

27. Jn 8:33-44.

Grec », il ajoute aussi « ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre »²⁸ : toutes les catégories sociales, ethniques, nationales, les hommes comme les femmes, sont régénérés et admis dans le *Corps* de Christ, sur la base de leur foi, sans privilège ni distinction, ni aucune sorte de racisme. Sur le plan humain, « selon la chair », disait Paul²⁹, il existe bien un peuple juif – et même depuis beintôt une cinquantaine d'années une nation juive, l'Etat d'Israël ; il existe aussi des peuples non-juifs³⁰, des nations diverses qui composent ensemble le monde politique dans lequel nous vivons. Chacun assume son identité spirituelle et humaine, dans l'Eglise ou en dehors.

Dans l'Eglise, « Corps du Messie » selon l'expression juive néo-testamentaire, les disciples de Jésus sont appelés à assumer pleinement leur vocation de serviteurs de Dieu et des hommes. Que l'apôtre Paul recommande aux chrétiens, juifs ou non, d'annoncer la bonne nouvelle de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ pour le salut de tous, cela est indéniable. A propos des Juifs, en Romains 10, il écrit : « Comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment entendront-ils parler de lui si personne ne leur annonce la Bonne Nouvelle ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, si personne n'est envoyé ? »³¹

Ce message demeure toujours en partie un « scandale pour les Juifs » et une « folie pour les païens » qui le refusent, mais c'est aussi « une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit (en Jésus-Christ), le Juif *premièrement*, puis le Grec »³². Le « *premièrement* » montre combien les Juifs conservaient (et conservent encore !) un certain avantage : ils étaient les mieux placés pour comprendre et accueillir la Bonne Nouvelle du salut, car ils avaient bénéficié d'une révélation particulière, à laquelle ils ont toujours accès en lisant les

28. Ga 3:28.

29. Rm 9:3 (*kata sarka*).

30. Ep 2:11 ; Paul emploie le même mot : « les païens dans la chair » (*èn sarki*).

31. Rm 10:14.

32. Rm 1:16 ; cf. 1 Co 1:20-25, etc.

Écritures³³. Jésus lui-même rappelle qu'il a été envoyé en premier lieu « vers les brebis perdus de la Maison d'Israël ». Les Juifs ne sont pas « maudits », définitivement écartés de l'Alliance renouvelée et conclue par Dieu en Jésus-Christ : « Dieu n'a pas rejeté son peuple » qui demeure « aimé à cause de ses pères », écrit Paul³⁴. Mais l'apôtre précise que « les Juifs seront greffés sur l'olivier naturel (qui symbolise ici le peuple de Dieu) à condition qu'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité... » C'est d'ailleurs l'un des thèmes favoris de la prédication apostolique³⁵. Ces affirmations magistrales demeurent toujours vraies, mais elles ont été quelque peu obscurcies par l'histoire commune, si souvent envenimée, du peuple juif et de l'Église. Les non-Juifs, en particulier, peuvent-ils prétendre aujourd'hui encore annoncer aux Juifs le message du salut en Jésus-Christ ?

D'après Paul, l'entrée des non-Juifs dans la grâce de Dieu fait aussi partie du « mystère de Christ »³⁶. La greffe des païens sur l'olivier-Israël devait normalement « exciter la jalousie d'Israël ». Pour appuyer son argumentation, il cite à plusieurs reprises un verset du Deutéronome : « Je vous rendrai jaloux de ce qui n'est pas une nation, par une nation sans intelligence »³⁷. C'est l'un des motifs qui animent Paul pour accomplir sa tâche : « Je glorifie mon ministère, en tant qu'apôtre des païens, afin si possible de provoquer la jalousie parmi ceux de mon peuple et d'en sauver quelques-uns... »³⁸ Les non-Juifs ont obtenu la miséricorde de Dieu, pour devenir les canaux de cette miséricorde envers les Juifs³⁹. Les Juifs auraient dû être jaloux (dans le bon sens du terme !) de voir que les non-Juifs recevaient la bénédiction destinée normalement à Israël, le privilège de vivre en présence de Dieu.

33. Paul précise, cependant, que cette révélation par l'Écriture reste opaque : elle ne devient claire que lorsque le « voile est ôté », c'est-à-dire « en Christ », « par l'Esprit Saint » reçu quand on se tourne vers Dieu grâce à la médiation de Jésus-Christ (2 Co 3:14-17).

34. Rm 11:1-6.

35. Ac 3:19-26 ; 13:16-43 ; 20:21, etc.

36. Ep 3:1-13.

37. Dt 32:21, Rm 10:19. Sans intelligence : il faut comprendre ici « sans révélation spéciale du Dieu unique, sans véritable connaissance de Dieu... »

38. Rm 11:11-15 ; cf. Rm 10:19 et 1 Co 14:21.

39. Cf. Rm 11:28-32.

Pour nous, aujourd'hui, se pose le problème de l'histoire des rapports entre Israël et l'Église depuis vingt siècles. Le comportement des « chrétiens » vis-à-vis des Juifs fut hélas peu convaincant. Il suffit d'évoquer l'antisémitisme agressif, souvent entretenu et véhiculé dans l'Église institutionnelle ; les massacres perpétrés, parfois au nom du Christ, lors de certaines Croisades ; les jugements et les bûchers de l'Inquisition, qui menacèrent particulièrement les marranes, les Juifs espagnols convertis sous la contrainte et la menace, soupçonnés d'infidélité à l'Église ; les pogromes, violences meurtrières déclenchées, pour des raisons à la fois sociales et religieuses, à l'encontre des Juifs de Russie au 19^e siècle ; le génocide nazi, lors de la Seconde guerre mondiale, les camps de la mort où périrent six millions de Juifs d'Europe, dont un million et demi d'enfants, dans les pires conditions que l'humanité ait pu concevoir. Nul ne peut donc ignorer le mépris, les accusations, les rumeurs malveillantes, les persécutions dont les Juifs ont été les victimes au cours des siècles. Ces violences antisémites ont été perpétrées le plus souvent dans les pays de notre civilisation occidentale⁴⁰, européenne, dite « chrétienne », même si d'autres courants complémentaires - parfois contraires - ont largement contribué à façonner cette civilisation.

Il faudrait, malgré tout, pouvoir parler de ces faits historiques avec équilibre, et nuancer cette analyse un peu rapide. On peut avancer, par exemple, qu'il est difficile de juger nos ancêtres qui vécurent le temps des Croisades dans un contexte socio-culturel très différent du nôtre. Nul ne mettra en doute que l'idéologie nazie fut, en réalité, un néo-paganisme d'essence anti-chrétienne. Il y eut, par ailleurs, dans l'histoire de l'Église, d'heureuses exceptions, des chrétiens bien intentionnés envers les Juifs. Nous pouvons, bien sûr, nous interroger sur le sens du mot « chrétien » employé dans le contexte historique des persécutions : « On reconnaîtra mes disciples, disait Jésus, comme on reconnaît un arbre au fruit qu'il porte... » (mais nous savons, hélas, que des chrétiens authentiques se

40. De profondes vagues antijuives ont également secoué régulièrement le monde islamique.

sont laissés emporter – à tort, cela est certain – par la vague antisémite...). Comment envisager, une fois conscients de ces choses, nos rapports avec le peuple juif ?

Il semble que Paul ait écrit son épître à l'Eglise de Rome, composée essentiellement de non-Juifs, pour les avertir d'un danger dont il constatait peut-être déjà les ravages qu'il pourrait entraîner. Ses chapitres 9 à 11 peuvent être aussi compris dans cette perspective : Paul veut expliquer le mystère d'Israël aux non-Juifs, pour les avertir et les empêcher de succomber à la tentation de s'enorgueillir aux dépens des Juifs, au point de les écarter, les rejeter en dehors de l'Eglise et de la grâce. Les non-Juifs sont, en effet, soumis au même régime que les Juifs, et sont susceptibles de commettre les mêmes fautes :

« Toi, païen, tu es greffé sur l'olivier ; mais si tu deviens hautain, crains ! (c'est-à-dire : tu as de bonnes raisons d'avoir peur, de redouter les conséquences de ton attitude, de ton mépris). Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus... Si tu ne demeures pas dans cette *bonté* (on peut comprendre ici : dans la grâce de Dieu manifestée en Jésus-Christ et accueillie par la foi, mais aussi manifestée envers ton prochain), tu seras, toi aussi, retranché... »⁴¹.

C'est là un avertissement redoutable, solennel, qu'il faut prendre au sérieux. Ce qui est vrai pour les uns est aussi vrai pour les autres. Juifs et non-Juifs, nous devons éviter de nous mépriser dans le Corps du Christ ; mais en revanche, nous devons « rendre jaloux » ceux qui nous entourent, Juifs et non-Juifs ; les disciples de Jésus sont encouragés ainsi à porter « les fruits de l'Esprit » (l'amour, la paix, la joie, la douceur, la patience, etc.⁴²). C'est l'idéal qu'ils doivent poursuivre chaque jour.

La métaphore du fruit est chargée de sens et nous amène à saisir l'aune des clés de l'évangélisation : n'est-ce pas dans le fruit que se trouve la semence, la graine susceptible de germer dans les cœurs ? Les Juifs comme les non-Juifs, unis dans leur foi en Jésus le Messie, sont appelés à annoncer la Bonne Nouvelle, en étant conscients de leur complémentarité,

41. Rm 11:17-22.

42. Cf. Ga 5:22.

spirituelle⁴³ et humaine, parfois pratique ; l'offrande recueillie parmi les chrétiens non-Juifs en faveur des chrétiens de Jérusalem, acheminée par Paul, fut le premier exemple historique de cette complémentarité sur le plan matériel. Les non-Juifs peuvent être les témoins de la grâce auprès des Juifs, et réciproquement, sans qu'il y ait, par ailleurs, d'exclusivité ; les Juifs comme Pierre peuvent travailler au sein de leur peuple, et les non-Juifs continuer d'œuvrer dans le monde entier. Le défi reste entier : il faut atteindre toutes les nations, à commencer par Jérusalem.

Les deux millénaires de notre histoire chrétienne obligent, cependant, les non-Juifs à faire preuve d'une grande humilité dans leur attitude, comme d'une grande prudence dans les mots qu'ils emploient avec leurs amis juifs. Il faut prendre soin de définir certains termes, si l'on parle, par exemple, des *chrétiens*, du *Christ*⁴⁴, de la *conversion*⁴⁵, ou encore de l'*Eglise*⁴⁶; on peut en souligner l'origine biblique, hébraïque. Les Juifs doivent aussi parvenir à identifier le véritable « visage » de Jésus, autrement qu'à travers les légendes, les rumeurs souvent très négatives colportées parmi eux. On observe déjà, en Israël et dans d'autres pays, un regain d'intérêt pour le Jésus historique des Evangiles, intérêt accompagné d'un souci d'objectivité parmi les théologiens, les historiens et les intellectuels juifs. Il faudrait pouvoir lever toute incompréhension réciproque ; un temps de dialogue est sans doute nécessaire pour apprendre à faire connaissance les uns des autres. Mais le message du salut en Jésus-Christ, reste le même pour tous : il n'existe aucun autre fondement sur lequel nous pourrions bâtir la « maison de Dieu »⁴⁷.

43. C'est la conclusion de la discussion – tendue – entre les Apôtres, rapportée dans Actes 15, lors du premier concile à Jérusalem.

44. Christ vient du grec *christos*, synonyme de l'hébreu *mashia'h* ; les deux termes peuvent se traduire par l'« Oint ». Ils évoquent l'onction d'huile pratiquée pour consacrer le sacrificateur, le roi ou le prophète au service de Dieu ; Jésus cumule ces trois fonctions : il est le Christ, l'Oint, par excellence, et ses disciples sont appelés « chrétiens ».

45. Un terme équivalent existe dans le vocabulaire judaïque : la *téhouva*, qui signifie « retour », « repentance » ; il est fréquemment employé par les prophètes. Pour les Juifs, le mot « conversion » et la locution « Juif converti » revêtent une forte connotation péjorative ; ils évoquent les « conversions forcées » que leurs ancêtres ont subies pendant la période médiévale, surtout en Espagne.

46. Pour les Juifs français, l'Église est, avant tout, l'Église Catholique romaine, qui se confond, à leurs yeux, avec leurs persécuteurs.

47. 1 Co 3:11.

III. Et l'avenir ?

Devant la profusion des doctrines esquissées sur l'avenir d'Israël et de l'Église, nous conseillerions, tout d'abord, d'éviter de bâtir des systèmes d'interprétation trop rigides ; les prophéties ont surtout un rôle d'avertissement, de mise en garde pour nous tenir en éveil dans notre foi, pour nous aider à nous encourager et nourrir notre espérance, tout en évitant de fixer des dates (et des « lieux ») limites, qui n'appartiennent qu'à Dieu. Soyons attentifs à ne pas provoquer de divisions entre nous, des controverses inutiles : ce serait contraire à « l'esprit de la prophétie » !

A propos d'Israël, Paul souligne que « l'endurcissement d'Israël est *partiel*, jusqu'à ce que la *totalité* des païens soit entrée (dans la grâce), alors *tout* Israël sera sauvé... »⁴⁸ Pour appuyer son propos, il cite, en les compilant, plusieurs versets des prophètes Esaïe (59:20), Jérémie (31:33) et d'un Psaume (14:7) : « Un libérateur viendra de Sion, il détournera Jacob de ses impiétés et telle sera mon alliance avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés ». Paul cite la version grecque des Septante (avec de très légères modifications) ; pour le verset d'Esaïe, l'hébreu dit littéralement : « Un rédempteur viendra pour Sion, pour ceux qui reviennent (se détournent, se repentent) de leur péché ». Le vrai problème de ce passage est de comprendre ce que sous-entend Paul par « tout Israël » (*pas Israël*) ou « totalité des païens » (*plérôma tôn ethnôn*). Est-ce vraiment la *totalité* des païens ? Plusieurs versets bibliques indiquent clairement que tous n'entreront pas dans cette grâce ; nous le voyons déjà dans le *Livre des Actes*, lorsque des non-Juifs s'opposent à la prédication de Paul. Et quel est ce « tout Israël » ? Le peuple juif dans son sens diachronique, ou contemporain du retour de Jésus ? La nation d'Israël ? Les seuls élus juifs du Seigneur, qui ont cru ou croiront au Messie Jésus ? Tous les élus, juifs et non-juifs ?

Il faudrait, d'abord, pouvoir déterminer avec précision qui est Juif. Les Juifs eux-mêmes ne sont pas tous d'accord, en Israël ou dans les autres pays où ils se trouvent, sur la définition de

48. Rm 11:25-27.

l'identité juive. Cette définition recouvre à la fois une notion religieuse, qui s'est forgée en partie par opposition à la chrétienté, et une notion, plus récente, de type culturelle ou sociologique, parfois un peu floue. La définition strictement religieuse, admise en général par la synagogue officielle (mais on note des différences sensibles au sein même du judaïsme) est la suivante : « est juif tout enfant né d'une mère juive qui ne s'est pas convertie à une autre religion ». On dénombre ainsi environ 13 millions de Juifs dans le monde, dont les trois quarts vivent en dehors de l'Etat d'Israël.

Une définition plus subjective, mais néanmoins très pertinente, très actuelle, peut compléter cette première approche, qui exclut un grand nombre d'hommes et de femmes conscients de tenir leur identité juive de leur père seul⁴⁹. Voici, par exemple, la réponse personnelle de Pierre Mendès-France à cette question : « Qui est juif ? » : « Des rapports officiels avec le judaïsme, je n'en ai guère. Je ne suis pas religieux, ni pratiquant. (...) Mais je *sais* que je suis juif et mes enfants le savent comme moi. (...) Ce n'est pas un fait religieux, puisqu'il existe un grand nombre d'hommes qui n'ont pas la foi, ne pratiquent pas la religion (juive), mais qui cependant se *sentent* juifs. Ce n'est pas non plus un fait racial, puisque nous savons qu'à travers les siècles il y a eu des mélanges, des mariages mixtes. Je *sais* que je suis juif, mes enfants, qui n'ont pas plus la foi que moi, savent qu'ils sont juifs. (...) Je sais que les antisémites me considèrent comme juif... C'est une sensation, une sensibilité très vive que j'éprouve, et donc une réalité. Je ne prétends pas en donner une définition rationnelle ou scientifique »⁵⁰. L'identité juive ne se définit donc pas seulement sous l'angle religieux (de moins en moins probablement), mais aussi selon des considérations plus subjectives, historiques, sociologiques et culturelles. Sur la base de ces définitions, est-il possible de mieux cerner le « *tout* Israël » évoqué par l'apôtre Paul ?

49. Pendant la Seconde guerre mondiale, les nazis avaient recours à l'état civil (faute de pouvoir définir la notion selon des critères racistes comme ils l'auraient souhaité), et considéraient comme Juif l'individu dont un seul grand-parent était Juif.

50. Meyer Jaïs, *Un juif, c'est quoi ?* (Association Consistoriale de Paris, 1980) 12-13.

On a beaucoup glosé sur l'adjectif « tout », en grec. Il est très fréquent dans l'*Épître aux Romains* et ailleurs dans le *Nouveau Testament*, mais cela n'apporte pas de réel éclaircissement pour notre propos, car son sens reste très divers : il peut avoir un sens très général et il est alors traduit par le pronom indéfini « quiconque », ou « qui que ce soit », comme dans de très nombreuses sentences prononcées par Jésus dans le *Sermon sur la montagne* : « Quiconque se met en colère, (...) Quiconque demande reçoit... », etc. Il peut avoir un sens quantitatif, mais aussi qualitatif et désigner une entité sociale ou religieuse, qui constitue à elle seule un « tout »⁵¹ ; c'est le cas lorsque la foule conspue Jésus ou se rend au Temple pour l'écouter⁵² ; il est évident que le peuple (*pâs o laos*) d'Israël n'est pas ici contenu dans ce « tout », mais seuls certains Juifs hostiles ou favorables à Jésus. On remarquera, enfin, que Paul cite auparavant un verset de l'Écriture qui contient ce pronom : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé... »⁵³ Ce « quiconque » susceptible d'être sauvé s'oppose au « quiconque » passible de la peine capitale annoncée de pair avec une prophétie de l'Ancien Testament, citée dans le *Livre des Actes* : « Quiconque n'écouterà pas ce prophète (plus grand que Moïse) sera exterminé du milieu du

51. De nombreux commentateurs attestent ce sens dans Rm 11:26. Dunn, Bruce, Cranfield soulignent, par exemple, dans leur *Commentaire de l'Épître aux Romains*, qu'il faut comprendre Israël comme une totalité, soit une partie prise pour l'ensemble : cette totalité d'Israël n'est pas chaque Juif sans exception. Pour Fitzmeyer, il s'agit d'une expression corporative, qui a la même signification que le nombre complet des non-Juifs. Dans son *Petit commentaire de l'Épître aux Romains* (Genève, Labor et Fides, 1956) 127-137, Barth rapproche le « tout Israël » des 7000 fidèles du temps d'Elie, un reste qui symbolise Israël tout entier ; mais, hélas, la conception barthienne de l'élection (cf. *Dogmatique*, Genève, Labor et Fides, 1958, II, 2, VII, § 34) finit par avoir raison de cet élitisme pour l'élargir à un universalisme engendré par un mouvement dialectique, qui s'écarte sensiblement de l'Écriture. L'Israël élu entraîne dans son sillage l'Israël écarté, la chute et l'endurcissement des Juifs deviennent nécessaires pour la conversion des non-Juifs, afin que tous participent, enfin, au salut. Il nous semble, au contraire, que le plan de Dieu soit plus « linéaire », axé sur la similitude et la complémentarité des peuples et non leur opposition dynamique. D'autre part, l'Israël élu ne peut représenter Israël tout entier (au sens ethnique) : nous serions alors bien loin du « grand tri » (certes choquant pour nos mentalités modernes, mais néanmoins biblique) annoncé par le prophète Daniel, Jésus ou les apôtres... (Dn 12:2-3 ; Mt 13:50 ; 1 Th 1:7, etc.).

52. Mt 27:25 ; Lc 21:38.

53. Jl 3:5.

peuple »⁵⁴. Entre le « tout sauvé » et le « tout perdu », il faut donc choisir !

C'est surtout le nom grec *plêroma*, qui pourrait nous aider à mieux déterminer ce « tout ». Il est appliqué à Israël lorsque Paul évoque le « complet relèvement d'Israël » (11:12), mais aussi aux non-Juifs : « ...jusqu'à ce que la totalité des païens soit entrée... » (11:25). *Plêroma* est traduit, en général, par « plénitude »⁵⁵, « accomplissement »⁵⁶, « remplis »⁵⁷, « comblé, ajouté »⁵⁸, « comblé, achevé »⁵⁹, ou « ce qui mène un nombre à sa totalité »⁶⁰, comme c'est, semble-t-il, le cas dans nos deux textes. On peut donc comprendre, dans ces passages, « la totalité des élus », parmi les Juifs d'une part, et parmi les non-Juifs d'autre part, ce qui s'accorde assez bien avec l'ensemble des textes se rapportant au sujet, en particulier dans l'*Épître aux Romains*. Le « tout Israël » de Romains 11:26 correspondrait à cette totalité des élus parmi les Juifs, parmi l'Israël humain, au sein de la nation juive et en dehors. Mais s'agit-il d'un fait contemporain à l'apôtre Paul, ou d'un événement encore à venir ? Faut-il penser qu'une conversion massive – totale ? – des Juifs, en Israël et ailleurs dans le monde, aura lieu à « la fin des temps » ?

Nul ne peut en tout cas en préciser le terme (jusques à quand ?), ni l'ampleur (combien ?), et nous resterons prudent dans ce domaine, tout en soulignant que plusieurs versets semblent placer le retour du peuple juif à la foi en son Messie Jésus *avant* la Parousie, voire même comme une *condition* au retour du Christ. La repentance et la foi précèdent et déterminent, en quelque sorte, la seconde venue du Messie. C'est ainsi que l'envisaageaient les apôtres dans leur prédication. Pierre s'adresse, en ces termes, aux Juifs de Jérusalem :

54. Dt 18:18-19 ; Ac 3:23.

55. Ep 1:23 ; 3:19 ; 4:13 ; Col 1:19 ; 2:9 (plénitude de Dieu, de Christ), Rm 15:29 (de la bénédiction) etc.

56. Rm 13:10 (l'amour est l'accomplissement de la loi) ; Ga 4:4 (lorsque les temps ont été accomplis), etc.

57. Mc 6:43 (les corbeilles après la multiplication des pains).

58. Mt 9:16 (la pièce de tissu neuf ajouté à l'ancien).

59. Rm 15:29 (la bénédiction, la grâce a abondé).

60. D'après Xavier Léon-Dufour, *Dictionnaire du Nouveau Testament* (Paris, Seuil, 1975) 431.

« Repentez-vous donc et convertissez-vous pour que vos péchés soient effacés, afin que (*opôs*) des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur, et qu'il vous envoie celui qui a été désigné, le Messie Jésus »⁶¹. La confession des fautes, la repentance, le désir de revenir à Dieu de tout son cœur, étaient déjà, sous le régime de l'Ancienne Alliance, les conditions d'une authentique réconciliation avec Dieu⁶². Quel que soit le schéma eschatologique que nous adoptons, l'ordre d'appeler toute créature à la repentance et la foi reste le même jusqu'au retour du Seigneur.

Nous pouvons, cependant, remarquer le mouvement, sans précédent depuis le premier siècle, qui s'opère sous nos yeux : on avance dans la presse spécialisée qu'il y aurait environ 150 000 Juifs messianiques - chrétiens⁶³ - dans le monde, dont 120 000 aux Etats-Unis, et 2 000 à 3 000 en Israël, 500 000 en France, ce qui représente environ dix fois plus qu'en 1950⁶⁴. La plupart (environ 80 à 90 %) se sont intégrés au sein des différentes Eglises chrétiennes, et certains ont choisi, surtout en Israël ou dans les villes américaines et européennes où vit une nombreuse communauté juive, de créer des *assemblées messianiques*, le plus souvent composées de Juifs et de non-Juifs. Ils incluent, alors, dans leur liturgie ou leur culte des éléments de la tradition culturelle ou religieuse (fêtes) ou du folklore juifs (chants, etc.). Il s'agit donc d'ores et déjà d'un mouvement d'une ampleur non négligeable au sein du peuple juif, même s'il demeure encore marginal en regard des 13 millions de Juifs dans le monde. Cette évolution est peut-être annonciatrice d'un mouvement de plus grande ampleur, auquel nous sommes appelés à collaborer, ne serait-ce que par notre témoignage actif, en paroles comme en actes.

61. Ac 3:19-26.

62. Voir la prière de Salomon (2 Ch 6:33-36), de Daniel (Dn 9), d'Esdras (Esd 9), de Néhémie (Né 9), etc.

63. Les Juifs préférèrent généralement l'adjectif « messianique », plus proche de l'hébreu, mais dans ce cas parfaitement synonyme de « chrétien » (voir notes 44 et 45).

64. On estime, toutefois, que plusieurs dizaines de milliers de Juifs chrétiens, peut-être 100 000 à 200 000, auraient péri dans les camps nazis pendant la Seconde guerre mondiale.

Conclusion

D'après les Ecritures, il est donc possible de distinguer des Juifs et des païens « selon la chair », sur un plan strictement humain, lesquels constituent ensemble les nations du monde – dont l'Etat d'Israël, et probablement bientôt l'Etat palestinien. Tous les hommes et toutes les femmes de ces nations, sans distinction de couleur de peau ou de condition sociale, peuvent être sauvés : c'est la volonté de Dieu⁶⁵.

D'autre part, l'Eglise est également constituée de Juifs et de non-Juifs, qui ont reconnu en Jésus le Messie d'Israël, et des Nations. Ils constituent *la* postérité d'Abraham⁶⁶. Par leur foi, ils ont été justifiés devant Dieu ; ils ont été circoncis « non de la main des hommes, mais par Dieu lui-même »⁶⁷ ; ils ont reçu le sceau de l'adoption : Dieu a mis en eux son Esprit Saint⁶⁸. Ils sont appelés à le manifester clairement par leur conduite, en arborant les fruits de l'Esprit qui les anime – amour, paix, joie, patience, etc.-, des fruits « agréables à voir », « appétissants », qui suscitent une saine jalousie parmi ceux qui les côtoient ; des fruits chargés d'une semence impérissable prête à germer dans les cœurs. Il s'agit pour eux, réunis par un amour sincère – une fraternité qui abolit leurs antagonismes les plus néfastes⁶⁹ –, de « rendre jaloux » ceux qui n'ont pas encore eu part à cette bénédiction divine. L'évangélisation des Juifs comme des non-Juifs, dans cette perspective, reste un ordre impératif : c'est aussi la conclusion des consultations du Comité de Lausanne sur l'évangélisation.

Enfin, le Messie reviendra un jour, que Dieu seul connaît, pour « ceux qui l'attendent en vue de leur salut », souligne l'*Épître aux Hébreux* (9:28). S'il faut, en attendant, « consoler Israël », selon la parole d'Ésaïe 40 – les non-Juifs peuvent s'y employer –, c'est aussi en « parlant au cœur de Jérusalem », en lui annonçant, avec tendresse et humilité, mais aussi avec

65. 2 P 3:9.

66. Ga 3:7 et 3:29.

67. Ph 3:3 ; Col 2:11.

68. Ep 1:13.

69. L'extrême division des chrétiens nuit considérablement au témoignage porté auprès du peuple juif, lui-même cependant cloisonné en divers mouvements religieux.

force, qu'elle a « reçu de la main du Seigneur au double de tous ses péchés »⁷⁰, qu'elle peut recevoir aujourd'hui encore le Consolateur par excellence, l'Esprit de Dieu, mais cela seulement, comme le rappelle l'apôtre Paul dans l'*Épître aux Galates*, par la foi en son Messie Jésus ; il n'y a pas d'autre moyen⁷¹. Israël ainsi consolé pourra remplir, à son tour, les nations des fruits de sa communion avec le Dieu d'Abraham ; ce sera sûrement une résurrection pour l'Église, une « vie d'entre les morts », un authentique réveil en vue d'accueillir Celui qui ne tarde pas à venir, mais qui use d'une grande patience envers nous tous, Juifs et non-Juifs...

70. Es 40:1-2.

71. Ac 4:12 ; Ga 3:2 ; etc.

UNE NOUVELLE BROCHURE DES ÉDITIONS KERYGMA

Luther ou Calvin : faut-il choisir ?

Curieuse question ! Au-delà de leurs différences - ne serait-ce que de tempérament ! - l'accord des deux Réformateurs est aussi profond qu'évident. Autre similitude : leur engagement, avec tous leurs talents, leur passion, leur énergie, leur courage au service de la vérité, le Christ, le Seigneur de l'Écriture, l'Écriture du Seigneur.

Cette attitude commune serait-elle désuète, anachronique à l'aube du 21^e siècle ?

Jean Cadier (1898-1981), pasteur de l'Église Réformée de France, Doyen de la Faculté de Théologie protestante de Montpellier et Albert Greiner, Inspecteur ecclésiastique honoraire de l'Église Évangélique Luthérienne de France nous montrent qu'il n'en est rien. Bien au contraire !

UN CAPITAINE DE L'ÉGLISE

JEAN CHRYSOSTOME

(349-407)

Jane SOULLIER*

Né à Antioche de famille chrétienne, fils de l'officier général romain Secundus (« magister militum Orientis »), Jean dit Chrysostome a vécu en cette ville jusqu'en novembre 397, ensuite à Constantinople. Après de bonnes études païennes, puis chrétiennes, et six ans de vie d'anachorète¹, il entre au service de l'Eglise ; il y est lecteur, diacre et prêtre à Antioche² et, enfin, évêque à Constantinople³.

Ses œuvres presque complètes, dont ses prédications de prêtre et d'évêque, nous sont parvenues par des manuscrits et des citations ; elles ont été éditées par Erasme en 1530, plusieurs fois à partir du 17^e siècle (mille écrits environ). Ce sont ses prédications, plus exactement ses homélies, qui lui ont valu, à partir du 6^e siècle, le surnom de Chrysostome : qui signifie, en grec, bouche d'or.

* Jane Soullier, agrégée de Physique, est membre et conseillère presbytérale de l'ERF de Nice. Elle a soutenu, en 1994, à la Faculté de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence, une thèse doctorale sur Jean Chrysostome.

1. Ermite vivant au désert.

2. Aujourd'hui, Antakya, en Turquie.

3. Il a vécu sous le règne de six empereurs d'Orient, de Constance II (337-361) à Arcadius (395-408).

I. Sa théologie

Dans quel milieu a-t-il vécu, a-t-il prêché ? L'Eglise est libérée de la clandestinité depuis l'an 313. La paix règne à peu près dans tout l'Empire romain ; l'appareil de l'Etat est partout très présent, surtout en Orient (plus prospère que l'Occident) ; la pression fiscale est forte, l'injustice sociale et la demande spirituelle aussi. A Antioche même, ville très corrompue, au moins la moitié de la population (peut-être 500 000 âmes) est chrétienne. Que sont ces chrétiens ? Ils ne sont pas, comme aux siècles précédents, d'une foi ardente, ni d'un courage proche de l'héroïsme. Les adhésions sont maintenant sans risques – sauf sous les Empereurs Julien (361-363) et surtout Valens, arien, vers 371 – et sont souvent peu motivées. L'habitude, héritée des temps « à risques », du baptême tardif est encore vivace (Chrysostome a été baptisé à dix-huit ans).

La majorité des chrétiens est analphabète. Les autres, dont les parents aisés ont assuré l'instruction, ont été élèves des païens. Il n'y a pas d'autre scolarisation. Les textes qu'ils étudient et apprennent sont ceux des grands auteurs païens grecs et latins, traduits en grec, où la mythologie est présente. L'instruction, appelée *païdeia* en Orient, est donc liée à l'existence des dieux auxquels les païens croient encore plus ou moins. Le pédagogue, même chrétien, a peu d'emprise morale ou spirituelle sur celui qui lui est confié. Le chrétien respire un air païen : sous l'Empereur Valens (364-378), les Dyonisies et les fêtes de Déméter sont à nouveau autorisées à Antioche et les bacchantes mènent leur course sur l'agora⁴.

Chrysostome, lui, est élevé en milieu chrétien fervent. Une foi solide le guide. Dès l'âge de quatorze ans, cet étudiant appliqué résiste au mirage de la rhétorique. Plus tard, il préconisera soit de confier l'instruction du jeune chrétien aux moines, soit de s'en remettre à ceux-ci pour le début de la scolarité. Simple utopie, car peu de moines sont assez lettrés. Quoi qu'il en soit, il juge lucidement l'état de l'Eglise. En ce siècle charnière, celle-ci se libère des contraintes de l'accommodement

4. *Agora*, en grec : le lieu du marché ou centre de la vie publique.

au paganisme menaçant (Christ représenté en Apollon⁵) et la gnose⁶ (*Logos* omniprésent au détriment de l'homme Jésus) et dégage la vraie figure de Dieu, incarné pour le salut, mais au prix de quel foisonnement d'idées, de combien de schismes et d'hérésies⁷ ! Après six années d'études chrétiennes, Jean décide de se consacrer au plus urgent besoin de l'Eglise d'Antioche : l'affermissement de la foi orthodoxe. Il aurait pu être théologien, il sera homme de terrain. Il va prêcher pour la foi et le salut.

Le terme « homélie » désigne, au premier sens, un entretien familial, une sorte d'interpellation de l'auditoire. Les homélies forment la majeure partie de l'œuvre de Jean Chrysostome. Presque toutes sont des commentaires de l'Écriture. Quelle meilleure arme que la Parole de Dieu ? Et, parce que les plus frustes de ses auditeurs doivent le comprendre, il adopte une théologie de combat, qui expose les dogmes essentiels de façon explicite (le prédicateur prévient qu'il faut, si on le peut, creuser le texte saint pour en trouver les richesses implicites). Il demande une attention soutenue à son auditoire et aussi à ceux qui lisent l'Écriture :

Tendez votre esprit, offrez-moi une âme éveillée, un regard pénétrant et une oreille attentive ... (*Homélie sur la passion*)

L'Écriture sainte a coutume de ne pas rapporter tout en détail... Elle souligne les points principaux, laissant le reste à l'intelligence de ceux qui prêtent à la parole de Dieu une écoute attentive... (*Homélie XII sur la Genèse, première partie*)

Cette théologie résulte d'une exégèse littérale historico-grammaticale, aussi éloignée des subtilités allégoriques⁸ de l'École d'Alexandrie que des excès d'analyse de sa propre École (celle d'Antioche) dont il est, à son époque, le représentant le plus orthodoxe. Enfin, notre prédicateur est aussi

5. Apollon est le dieu grec de la Beauté, de la Lumière, des Arts et de la Divination. Il avait à Delphes un sanctuaire où sa prophétesse, la *pythie* rendait les oracles de dieu.

6. Gnose : religion des mystères.

7. Les plus dangereuses hérésies que Jean Chrysostome eut à combattre sont l'arianisme et les semi-arianismes qui nient, à différents degrés, la divinité du Christ, donc sa consubstantialité avec le Père.

8. Allégorie : une illustration historique adaptée pour exprimer une idée.

méfiant à l'égard du mysticisme⁹ que de la théologie « naturelle »¹⁰.

LES CONCILES ŒCUMÉNIQUES

Les huit premiers Conciles, convoqués par les Empereurs romains et comportant des représentants de l'Orient et de l'Occident, sont :

NICEE I (325)

CONSTANTINOPLE I (381)

EPHESE (431)

CHALCEDOINE (451)

CONSTANTINOPLE II (553)

CONSTANTINOPLE III (680-681)

NICEE II (757)

CONSTANTINOPLE IV (869-870)

II. Sa contribution au progrès de l'Eglise

Jean Chrysostome est reconnu Père de l'Eglise, docteur de l'Eglise d'Orient et docteur œcuménique. Considérons le premier de ces titres. Les Pères de l'Eglise sont les commentateurs de l'Écriture qui ont vécu au temps où l'Eglise était une (pour le protestantisme, jusqu'au sixième Concile œcuménique, an 681), et dont les écrits font autorité dogmatique. Cette autorité est basée sur le consensus, sinon de tous, du moins de la plupart d'entre eux, garant d'orthodoxie. Le nom de « Père » est contestable (le Père de l'Eglise n'est-il pas

9. Le mysticisme tend à supprimer l'énorme distance qui sépare le Créateur de l'homme, par le moyen d'élan spirituels (individuels) vers Dieu, alors que Dieu seul peut jeter des ponts sur cet abîme, notamment par l'Incarnation.

10. D'après cette théologie, la foi peut éclore au seul spectacle de la Création : ainsi seraient rendues inutiles la semence divine en nos âmes et la Révélation.

Jésus-Christ ?) ; il est consacré par l'usage et par des décrets de l'Eglise romaine ; il a l'avantage d'être concis.

Dans les écrits des Pères (la Patristique), l'Eglise a toujours puisé un renouveau et un guide pour la foi. On sait l'importance qu'ils ont eue pour les études scolastiques (Pierre Lombard et son *Livre des sentences*). Les Réformateurs s'y sont référés. Depuis lors, les Pères sont restés précieux, parce qu'ils sont plus proches que nous des événements bibliques et parce qu'ils ont vécu quand l'Eglise était indivise. A ce titre, Chrysostome contribue particulièrement à affermir les bases de l'orthodoxie et à nous rapprocher des faits bibliques qu'il anime avec tant de talent dans sa vivante prédication. Il est celui des Pères le plus préoccupé par le mystère du salut et le plus soucieux d'amener à Dieu le plus grand nombre des hommes.

D'un point de vue autre que celui de l'exégèse et de la théologie, les textes patristiques contribuent à l'histoire des dogmes. Là aussi, Chrysostome a une place à part. Sa théologie « fait le point ». S'il n'a participé à aucun grand Concile (il est né après le Concile de Nicée, en 325, et il n'était encore ni prêtre, ni évêque lors du deuxième Concile, en 381), il a su, avec la lucidité de sa foi, affirmer soit les vérités que le premier Concile a entérinées¹¹, soit celles qui seront retenues par les suivants¹². Il est donc un témoin précieux de l'évolution de la dogmatique. Notons que Calvin, dans la seule *Institution chrétienne*, le cite trente-huit fois et, dans les deux tiers de ces citations, est en accord avec lui¹³.

D'un point de vue profane, un courant littéraire, né au 19^e siècle sous l'influence de Hegel, place la patristique dans l'ensemble des Lettres antiques et la met sur un pied d'égalité

11. En particulier, la double nature (*phusis*) et l'unicité de personne (*prosopon*) du Christ : cf. le Symbole de foi du 1^{er} Concile œcuménique (Nicée 325).

12. Cf. l'insistance et la précision de la définition de foi, s'agissant des personnes de Jésus-Christ et de l'Esprit Saint au 4^e Concile œcuménique (Chalcédoine, 451) ainsi que dans le Symbole du 2^e Concile œcuménique (Constantinople I, 381) qui compléta le Symbole élaboré à Nicée.

13. Principaux points d'accord entre Calvin et Chrysostome : l'humilité nécessaire envers Dieu, l'entière dépendance de l'homme, la prééminence de la Parole, l'espérance du salut.

avec les œuvres des autres auteurs. La patristique peut donc être soumise à la même exégèse scientifique. La valeur littéraire des écrits de Chrysostome n'a jamais été contestée : la rhétorique, la dialectique ne sont pour lui que des outils, on l'a vu, qu'il manie avec élégance. Son style a pu être qualifié d'attique¹⁴ tant il est souple et riche, tant il est habile à varier l'ordre des mots et à utiliser les différentes particules et les participes. Ainsi, grâce à lui et aux autres Pères, la littérature chrétienne a eu, dès les premiers siècles, sa place dans la culture universelle.

III. Un moment capital

L'importance de l'œuvre patristique, en général et de celle de Chrysostome en particulier, apparaît avec évidence si on essaye d'imaginer ce qu'auraient été l'histoire romaine et celle de l'Eglise sans eux.

Au 4^e siècle, une mutation progressive et profonde s'est produite. A mesure que s'accroît le nombre des chrétiens, les lois anti-paganisme se font de plus en plus contraignantes, avec des hauts et des bas certes, au gré combien changeant d'Empereurs pourtant chrétiens (sauf Julien). L'atmosphère reste païenne tout le siècle (n'en était-il pas ainsi depuis des millénaires ?), mais la désorganisation de l'Occident, la pression des Barbares (certains chrétiens) font que l'Eglise prend la relève, grâce à la personnalité et à l'œuvre des grands évêques orthodoxes.

Dans l'histoire de l'Eglise, le rôle des Pères est essentiel. Car la vie de l'Eglise du 4^e siècle, en accroissement explosif, est tourmentée : les hérésies venues des siècles précédents subsistent, d'autres apparaissent ; elles sont légion. L'élaboration de la théologie orthodoxe est entravée, douloureuse ; elle engendre des déviations et des schismes. Que serait devenue l'Eglise si les Pères n'avaient affirmé leur doctrine, ces piliers auxquels s'est amarrée finalement la foi du plus grand nombre ? Les Pères ont su tenir tête à des

14. Attique : litt. qualité d'un langage délicat, plein de finesse, d'un style pur, élégant (attribués aux écrivains athéniens), selon le Robert.

Empereurs, les uns hélas férus de théologie douteuse, d'autres hérétiques, d'autres tournant au vent d'influences courtisanes. Que serait devenu l'Orient chrétien si Athanase ne s'était pas opposé à Constance II, les Cappadociens à Valens, Ambroise à Théodose I^{er}, Chrysostome à Arcadius ? Le monde chrétien aurait pu se retrouver arien comme au temps des gémissements de Jérôme, vers l'an 360. Grande est donc l'importance des Pères qui, en ce siècle comme dans les suivants, se sont tournés vers leurs écrits lorsque le besoin de repères pour la foi s'est fait sentir.

L'histoire du monde occidental et celle de l'Eglise auraient donc pu être différentes sans l'efficacité de ces grands pasteurs des premiers siècles.

IV. Des successeurs ?

Un penseur original peut avoir des disciples qui défendent et développent sa ligne de pensée : tel n'est pas le cas des Pères de l'Eglise qui ont exposé ce qu'ils ont jugé consensuel dans l'expression de la volonté de Dieu dans l'Ecriture. Excepté Grégoire de Nysse pour sa mystique et Augustin d'Hippone pour l'approfondissement très personnel de sa théologie, aucun des Pères n'a recherché l'originalité de pensée au sens humain, Chrysostome moins que tout autre. D'autant moins, répétons-le, qu'il ne s'est pas voulu théologien. Les successeurs de Chrysostome, ce sont les vrais croyants de tous les siècles.

V. Jean Chrysostome et la philosophie

La philosophie recherche les principes fondamentaux de l'être et de sa finalité. Apparue au 6^e siècle avant Jésus-Christ, elle s'est répandue à partir de la Grèce dans le monde gréco-romain, puis en Occident. A l'époque de Jean Chrysostome, elle est représentée, en Orient, par des néo-platoniciens, dont les sophistes (philosophes et rhéteurs) Thémistios (317-388) et Libanios (314-388). Chrysostome a probablement été l'élève de ce dernier. Deux de ces philosophes ont tenté de concilier leur activité philosophique et leur appartenance au

christianisme : Marios Victorinos (300-362) converti en 356 et Synésius de Ptolémaïs, appelé à l'épiscopat en 401¹⁵.

Dans l'ensemble, les chrétiens sont hostiles à la philosophie (ils maltraitent les philosophes Epigone et Hiéroclès). Chrysostome parle très durement d'eux, même de son maître Libanios avec qui il s'accorde, pourtant, sur les dangers de la *païdeia* pour l'éthique et la morale des jeunes.

Cette hostilité est fondée. La démarche philosophique est selon lui un péché; en effet, elle isole une entité de la Création, qu'elle érige en toute-puissance – le plus souvent, la raison – et, à partir de là, forge un idéal, un devenir absolu (pur esprit, ou même le néant), ce qui aboutit à une rivalité « homme-divinité » étrangère à l'amour. Erreur totale et révolte contre la vraie finalité, celle de la révélation qui est le mouvement historique « création-chute-rédemption ». Pour Chrysostome, il n'y a d'absolu que ce qui concerne Dieu et la vie éternelle (l'invisible que seule peut nous faire entrevoir la Parole de Dieu); le reste (les choses visibles) n'est que relatif (subjectif).

... il est évident que, de ce qui n'est pas, Dieu a fait ce qui est, des choses invisibles les choses visibles. La raison ne tient pas ce langage : elle dit au contraire que les choses visibles doivent sortir de choses visibles : c'est pourquoi les plus grands philosophes prétendent que ce qui existe ne saurait avoir été tiré de rien et n'accordent rien à la foi. (*Homélie sur l'Épître aux Hébreux*, 1^{re} partie)

Telles sont les différences fondamentales entre le christianisme et la démarche des philosophes connus de Chrysostome. Le plus représentatif est Platon auquel il s'en prend surtout. Premier grief : le fond ; toute-puissance de la raison quasi déifiée, recherche d'un devenir absolu purement humain du monde des Idées ; et pour accéder à celui-ci, l'âme empêtrée dans le sensible ne reçoit aucune aide, aucun amour. Deuxième grief : l'inefficacité de cette froide philosophie qui n'attire qu'une minorité, ne rend pas les hommes

15. Citons aussi Nemesius, évêque d'Emèse, médecin et philosophe. Son humilité devant Dieu et sa christologie orthodoxe le font « accepter » comme chrétien. Il est très lu au Moyen Âge et traduit en plusieurs langues.

plus heureux, alors que la foi chrétienne donne, dès ici-bas, joie, paix, liberté pour mener le bon combat et, après la mort, l'éternel bonheur aux élus : tout est dû à l'amour divin. La philosophie néo-platonicienne, qui fleurira jusqu'en 529, a les mêmes bases avec des développements ajoutés¹⁶.

L'interdit jeté par Chrysostome peut s'expliquer par la conjoncture de son époque. La philosophie n'a alors d'autre objet que ses propres spéculations. Elle aurait pu en avoir un autre : la critique de la connaissance, c'est-à-dire de la science ; mais, au 4^e siècle, depuis deux siècles, celle-ci marque un arrêt¹⁷ et ne renaîtra qu'à la Renaissance, bien que celle-ci l'ait freinée¹⁸. Il semble que Chrysostome ait admis, d'une part, l'activité scientifique – Dieu n'interdit pas à l'homme de chercher à connaître, si cela n'a aucune conséquence contraire à sa volonté – et, d'autre part, l'activité philosophique critique de la science, ce qu'elle est d'ailleurs parfois aujourd'hui.

Les rapports foi-philosophie-science ont varié depuis le 16^e siècle. Aujourd'hui, des scientifiques de plus en plus nombreux ne voient plus de cloison étanche entre elles, bien que leurs objets soient différents. Comme toute activité humaine, elles ont pour trait commun d'être limitée dans leurs aboutissements, mais non dans leurs responsabilités.

Jean Chrysostome l'a bien compris quand il charge l'Eglise de toutes les responsabilités. Peu d'hommes ont assumé plus de responsabilités que lui. Cela n'est plus possible aujourd'hui dans un monde si diversifié. C'est pourquoi, la science est si redoutable par sa fille, la technique toute-puissante. C'est pourquoi aussi une philosophie chrétienne est si nécessaire ; en accord avec la foi, elle imposerait à la science

16. De plus, le point de départ du système philosophique est emprunté à l'oeuvre de Dieu, donc d'essence religieuse ; et le « devenir absolu » forgé par la raison est trouvé arbitraire même par celle-ci : pure pétition de principe.

17. La science : Thalès de Milet, né en 637, s'avise qu'au lieu de gloser sur la création, l'homme peut tout simplement l'observer d'abord.

18. L'humanisme a freiné l'essor de la science par l'exaltation de la personne humaine aux dépens du reste de la Création. Le « réveil des âmes » du 17^e siècle a favorisé, au contraire, l'essor scientifique. Il est curieux de voir que la Réforme n'a pas su mettre la science sous la dépendance de la foi : occasion manquée, dont les conséquences devaient être durables.

une limite, à savoir le respect de l'intégrité de l'homme et de sa dignité.

Conclusion

Notre époque, en Occident, n'est pas sans ressemblance avec le 4^e siècle finissant de l'Empire romain. Même si l'échelle en est différente, on retrouve dans l'une et l'autre l'accroissement des échanges entre les hommes de peuples divers, la multiplicité des sollicitations, donc des tentations, les injustices sociales, et aussi le besoin criant du spirituel dans une société qui a perdu les repères des vraies valeurs. Tandis qu'autrefois, l'activité de l'esprit humain ne menaçait, si l'on peut dire, que l'âme quand elle s'exerçait loin de la conscience, aujourd'hui, c'est tout l'être humain qui est en danger. Aussi est-il grand temps de faire ce que s'obstinait à répéter Jean Chrysostome : chercher en toutes choses la gloire de Dieu.

« Ah ! Si seulement je pouvais graver dans vos coeurs avec des lettres de feu que le principal, le premier des soucis, c'est que les ecclésiastiques aient la Parole de vérité en surabondance !... On a beau être, par ailleurs, chaste, affable, érudit : on a beau augmenter les revenus, construire des maisons, développer le rayonnement et même opérer des miracles, réveiller des morts, chasser des démons ; pour être un (véritable) ecclésiastique, il faut et il suffit d'être un berger, un messager de Dieu qui conduit le peuple au moyen de la parole de vérité et qu'il l'aide à croître spirituellement. »

Martin Luther

Cité par Albert Greiner, « Martin Luther, prédicateur » dans *Martin Luther : Sur le roc de la parole* (Paris : Les Bergers et les Mages, 1996), 11.

LE PROBLÈME DE L'ALCOOLISME

William HENON*

Le terme « alcoolisme », proposé en 1849 par un médecin suédois, Magnus Huss, désigne l'ensemble des modifications dynamiques et fonctionnelles survenant dans les centres nerveux à la suite d'une consommation régulière et pathogène de boissons alcoolisées.

Lu, entendu, prononcé ou symbolisé, il suscite dans notre civilisation occidentale d'inspiration judéo-chrétienne, une ou plusieurs images mentales, des représentations généralement infiltrées de jugement de valeur négatif. La structure de base de ces images comporte des éléments communs (à tous les individus), témoins de leur appartenance à des références culturelles communes et de la pression qu'exerce sur eux la société dans laquelle ils vivent. Par ailleurs, les images renferment d'autres éléments qui, différant d'un sujet à l'autre, sont des reflets de leur personnalité, de leur histoire, de leur éducation, de leurs connaissances, de leurs opinions.

Les aspects négatifs relèvent d'un jugement de dévalorisation, d'abomination. Ils s'opposent presque radicalement aux aspects de glorification, de valorisation évoqués par les mots « vin, champagne, apéritif, digestif, alcool » se rapportant aux boissons alcoolisées. Cette fracture entre les deux

* Le docteur William Hénon est psychiatre à Aix-en-Provence, et s'occupe des problèmes de toxicomanie.

séries d'aspects est l'un des points les plus importants et les plus mystérieux, car elle conditionne des attitudes et des comportements. L'Alcoolologie moderne dépasse la considération trop réductrice de l'alcoolisme, qu'elle ne situe que comme l'un des avatars du comportement d'alcoolisation, consommation intentionnelle d'alcool éthylique sous quelque forme que ce soit, comportement humain remontant à la plus haute Antiquité.

I. Quelques éléments historiques

L'alcool éthylique ou éthanol provient, soit de la fermentation éthylique de produits sucrés sous l'action de levures, soit de la distillation de produits fermentés. La fermentation découverte fortuitement par l'homme, puis techniquement maîtrisée et affinée, a été appliquée à de très nombreux produits de la terre, en particulier aux céréales et au raisin. Le vin sera glorifié par la plupart des civilisations méditerranéennes, proches et moyennnes orientales. Consommé, il sera considéré comme établissant un lien entre l'homme et la divinité. Ses propriétés psychotropes (modificatrices rapides du vécu) en rendent compte. Israël est appelé « Vigne du Seigneur », ce qui souligne son caractère supposé précieux aux yeux de Dieu et, plus précisément, l'alliance de Dieu et de son peuple (Es 5). Vin de la joie, « il réjouit Dieu lui-même », rappelle la Bible dans laquelle « la vigne » est citée plus de cinq cents fois. Il est aussi le symbole de l'espérance de la Terre promise. Salomon, dans le Cantique des Cantiques, évoque seize fois les charmes du vin. Dans la coupe d'action de grâces, le vin de l'offrande est présenté à Yahvé.

Cependant, le vin est déconseillé aux femmes enceintes (Jg 13:4) – il est, ici, fait référence aux propriétés toxiques de l'alcool – et, dans certaines circonstances, aux prêtres (Lv 9). Esaïe met en garde les Hébreux contre les méfaits des boissons fermentés (Pr 20:1; Es 5:11).

L'ivresse sera habituellement condamnée, car elle rend insensé et fait transgresser les lois. Toutefois, par une exception étonnante, elle sera volontairement utilisée par les filles de

Lot pour leur permettre de perpétuer l'humanité, dans une transgression historique, et utilitaire, de l'universel tabou de l'inceste. La nécessité biologique l'emporte, dans cet unique exemple, sur l'interdit social.

Le Nouveau Testament rappelle, à plusieurs reprises, l'alliance entre Dieu et les hommes : miracle initial des noces de Cana où l'eau ne suffit pas à signifier l'alliance (Jn 3:2), mystère terminal de la Cène où l'élévation par le Christ de la coupe de vin signifie la présence de son sang dans la coupe, présence réelle ou présence symbolique selon les interprétations. Sang de la Nouvelle Alliance, le vin est consacré par l'Eucharistie. Vin et universalité du Catholicisme sont liés. Le vin porté au rang divin est incorporé à la religion chrétienne.

La Réforme autorisera la perpétuation de la Communion sous les deux espèces, que les prêtres catholiques (même lorsqu'ils sont alcooliques traités) doivent respecter. La propagation de la culture de la vigne sera géographiquement, historiquement et culturellement parallèle à la propagation de la Bonne nouvelle. Plus tard, les Croisés ramèneront en Europe le secret de la distillation que les Arabes avaient emprunté aux Grecs. Les armateurs hollandais propageront rapidement « l'eau de vie », dont Raymond Lulle et Armand de Ville-neuve, à Montpellier, auront mis au point et codifié la préparation. Néanmoins, reprenant à leur compte la tradition de certaines sectes néphalistes (Esséniens par exemple, Gnostiques), diverses Eglises (Mormons, Adventistes du septième jour,...) ou diverses associations laïques (Bons Templiers), classant dans un jugement global d'abomination l'alcool parmi les poisons de l'esprit, proscrireont totalement son usage et même sa détention.

II. L'alcool et la société moderne

Au 19^e siècle, la mutation industrielle favorisera le développement des cabarets, bistrots et cafés où naissent et se transmettent des rites sociaux particuliers. L'invention du chemin de fer, qui permettra le transport rapide du vin, autorisera l'extension topographique des vignobles dans les campagnes bien

au-delà de la périphérie immédiate des églises, des couvents et des villes.

La notion d'alcoolisme, cernée dans un discours médical strict par Magnus Huss, témoigne de l'importance prise par une surconsommation journalière et continue qui a maintenant remplacé la consommation longtemps sacralisée, puis la consommation festive démocratisée à fonction cathartique de défoulement collectif. Mais, sous de nouveaux types de consommation, le vin conserve une fonction sociale et une valeur symbolique qui entretiendront les mythes et les préjugés sur la valeur de l'alcool.

Sa consommation est élevée au rang de valeur sociale de référence. Pratiquée par le plus grand nombre, elle s'érige en norme. La non-consommation (abstinence) d'une part, et d'autre part, une consommation transgressant quantitativement et qualitativement (ivresse et alcoolisme) les règles implicites qui régissent les comportements d'alcoolisation dans la société définiront, au-delà de leurs limites, ce que les sociologues dénommeront des déviations. L'abstinente surprend ; il interpelle silencieusement le consommateur d'alcool qui sollicite volontiers une justification pour le comprendre et l'accepter. Ainsi toléré, il n'est pas désigné comme dangereux. L'autre type de déviation (l'ivresse aiguë répétée en dehors des circonstances festives qui l'encouragent, et l'alcoolisme au long cours) pose lourdement la question : vice, tare, péché, délinquance, attitude démoniaque, dégénérescence de la lignée, contravention consciente aux lois religieuses et à la volonté divine, conduite répréhensible au regard de la loi civile. L'idéologie dominante du moment déterminera les modes d'appréhension de l'alcoolisme et surtout du sujet alcoolique devenu, selon l'époque, objet de réprobation, de rejet ou d'abandon à son sort, de re-accompagnement dans le troupeau des Justes ou de réprobation. Il est appréhendé, tantôt à travers ses actes, tantôt à travers sa personne.

III. Bon et mauvais alcool

Vers la fin des années 50, Jellineck proposera le concept d'alcoolisme-maladie qui fera diriger l'alcoolique vers le

réparateur des dommages de l'organisme désigné par le corps social, le médecin qui, curieusement et malheureusement, ne disposera, dans son discours bio-organico-somatique forcément limité par le champ même de sa discipline, d'aucun outil efficace autre que celui, non négligeable mais non suffisant, de ses capacités d'atténuation ou de réparation des atteintes des fonctions ou des lésions engendrées par l'alcool éthylique sur l'organisme. Il n'a appris à reconnaître de l'alcool que ses propriétés toxiques pathogènes. Il panse, mais on ne lui a pas assez parlé de la manière d'aborder la relation de l'homme à l'alcool éthylique en tant que produit psycho-actif, inducteur et agent de la modification du vécu. S'il a une connaissance poussée de l'évolution possible vers des dommages concernant l'intoxication, il sait peu de choses sur les bénéfices immédiats que certains retirent de l'éthanol, modulateur rapide du fonctionnement du système nerveux dans ses multiples composantes. Souvent consommateur lui-même, il se comporte comme s'il existait :

1) un bon alcool, agréable à consommer et lubrifiant social facilitant les relations entre les personnes, symbole permanent et agent de la sociabilité, de la fête, de la joie, de la santé, du bien-être ;

2) un mauvais alcool, générateur de troubles physiques et psychiques, de désastres sociaux, familiaux, professionnels, financiers, administratifs, pénaux, facteur de tragédie et de mort.

Or, l'alcool éthylique est *un*, à la fois, successivement ou simultanément selon les circonstances : véhicule symbolique (et produit réel de la vie en société), molécule déprimant (diminuant l'intensité du fonctionnement) le système nerveux central, modificatrice du vécu et du comportement, lentement destructrice des fonctions et des cellules, agent de l'accélération du vieillissement.

IV. Des résistances variées

Pour des raisons de vulnérabilité d'ordres divers (biologiques, psychologiques, sociologiques, sociales, situationnelles),

il existe selon les êtres humains des fragilités et des résistances extraordinairement variées et différentes d'un individu à l'autre, d'un sexe à l'autre, d'un âge à l'autre, d'une série de circonstances à l'autre, d'un environnement à l'autre. Personne n'est actuellement en mesure de prédire qui deviendra ou ne deviendra pas alcoolique.

Ceci permet, maintenant, de comprendre pourquoi nous avons différé la proposition d'une définition, car celle-ci varie selon la discipline dont relève celui qui la propose et qui n'a pour visée habituelle qu'une facette de cet être total : l'alcoolique dont l'aspect, le comportement et le fonctionnement varient également avec son âge.

L'éthanol n'est pas biologiquement indispensable à l'homme. Sa consommation est une consommation de luxe qui demande de la part de l'organisme une adaptation particulière et la mise en oeuvre de production d'enzymes capables d'assurer sa dégradation et son élimination. Les équipements génétiquement programmés varient d'un sujet à l'autre.

Si le sujet consommateur éprouve des effets qu'il estime positifs pour lui en tant qu'être singulier et/ou en tant qu'être social, il poursuivra son usage de l'alcool. S'il retire ce qu'il ressent subjectivement comme des bénéfices à retrouver, il court, à la limite des règles de vie prescrites dans notre société permissive à l'égard du produit, le risque de voir apparaître des phénomènes dits de tolérance, caractérisés par la nécessité d'augmenter les doses pour obtenir les mêmes effets. Ces phénomènes sont sous-tendus par l'augmentation de la capacité des membranes des cellules nerveuses de passer rapidement d'un état de fluidité à l'autre, de moduler l'action des substances qui participent à la transmission de l'influx nerveux. Le corollaire en est une augmentation de la capacité de brûler, de dégrader (de métaboliser) des quantités d'alcool de plus en plus élevées. Il s'agit alors d'un état de *suradaptation* biologique totalement indépendante de sa volonté ou de son libre-arbitre. Mais pendant longtemps, cet état demeure réversible.

V. Dépendances...

Si la consommation se poursuit, des manifestations de décompensation pourront apparaître. L'organisme habitué à fonctionner avec apport d'alcool exige le maintien d'une présence d'alcool dans le sang (alcoolémie) pour éviter les désagréments de signes de sevrage, d'où la nécessité absolue de consommer pour éviter la souffrance et pour pouvoir continuer à exercer une activité. Un sevrage peut être proposé, mais ce sera un sevrage assisté qui permettra à l'organisme de se réhabituer à fonctionner indépendamment de la présence d'alcool. Parallèlement à cet état de dépendance bio-physiologique, le sujet s'est conditionné à fonctionner en permanence avec l'appoint de l'alcool dont il attend, à la fois, la disparition des signes du malaise relevant de l'état de manque et le maintien ou la réapparition des manifestations positives antérieurement éprouvées (en particulier suppression ou atténuation de l'anxiété, sensation euphorique de mieux être, impression subjective relative d'une amélioration des performances). Il n'est plus psychologiquement en état de se passer d'un produit dont il a par apprentissage longtemps manipulé les effets positifs pour lui.

Dépendance bio-physiologique et/ou dépendance psychologique (intentionnalité de consommation dans l'attente d'effets positifs) ne permettent plus un retour spontané et facile à une consommation socialisée banale. Il s'agit maintenant d'une situation existentielle qui peut s'accompagner (cas de loin le plus fréquent) ou non des manifestations cliniques et nombreuses de l'intoxication au long cours.

Une définition univoque de l'alcoolisme est-elle possible ? Certainement pas aujourd'hui. On peut malgré tout tenter une proposition :

Altération progressive de la maîtrise des quantités d'alcool éthylique ingérées (altération de la liberté de manoeuvre vis-à-vis des boissons alcooliques) accompagnée ou non de manifestations cliniques physiques, psychiques, d'atteinte des divers appareils de l'organisme humain (pancréatite, cirrhose du foie, cardiopathies, encéphalopathies, troubles du comportement, de la mémoire, du jugement, délires, épilepsies, etc.), l'alcoolisme est avant tout

spécifié par l'établissement d'une relation de l'homme à l'alcool qui établit sa suprématie progressive (sa prévalence) sur toutes les autres relations de l'homme à ses semblables dans son environnement et au système des valeurs qui les rassemblent. Il se caractérise par l'établissement de phénomènes de Tolérance et de Dépendance qui déstabilisent la personne.

L'alcoolique consomme au-delà de ses moyens. Dans cette conduite globale, les troubles qui résultent de sa consommation l'atteignent dans sa personne, dans son organisme, dans son identité dans ses projets existentiels, dans son éthique, dans sa spiritualité et dans ses relations de tous ordres avec son entourage. Ils peuvent obérer jusqu'à son désir, sa raison et ses capacités de vivre. Ils l'obscurcissent et progressivement l'isolent.

VI. ...Désespérés...?

Mais rien n'est jamais définitivement ni totalement perdu. Qu'il soit bénévole ou professionnel, l'alcologue thérapeute ne peut jamais annoncer qu'il n'y a plus rien à faire. Toute sa force, en dehors de sa compétence, réside dans l'espoir qu'il conserve de faire qu'un sujet considéré par lui-même alcoolique et par les autres comme un objet perdu, inutile, une épave, un déchet (ces mots sont trop souvent prononcés) redevenue, avec l'assistance de lui-même, alcologue, non pas un autre homme, car on ne change pas de personnalité, mais un homme *nouveau*. Le Nouveau Testament y fait référence. Que l'alcologue soit lui-même croyant ou agnostique ne change rien à l'affaire : il est un accompagnant charitable solidaire d'un frère humain. Il est un signifiant non négligeable, puisque signifiant de l'espérance. Mais il n'est pas l'élément essentiel de la relation. Seul, le sujet alcoolique est essentiel, puisqu'essence de lui-même. Il peut se retrouver partiellement ou en totalité (il n'est jamais trop tard) en vivant autrement que comme un objet de l'alcool, mais plutôt comme le *sujet*, qu'il est au fond de lui.

Toute la tâche, l'honneur et la difficulté du thérapeute résident dans le fait de l'accompagner (en dehors de toute idéologie étouffante), mais en respectant et en stimulant la

spiritualité propre du patient, dans son cheminement vers ses retrouvailles avec lui-même en tant qu'être, en tant qu'homme, en tant que projet, en tant que sujet.

En l'état actuel de nos connaissances et en dehors de tout aspect privatif, punitif, répressif ou vindicatif, ce cheminement ne peut plus s'accomplir que hors de l'alcool. Toute reprise de consommation de boissons alcooliques risquerait de provoquer la réapparition à plus ou moins longue échéance (et indépendamment de la volonté ou du désir du sujet) des manifestations des diverses formes de dépendance. De la molécule éthanol ne s'exprimeraient plus que ses capacités de révélateur du nouvel état de fragilité, de vulnérabilité que seule l'abstinence permet de maintenir à l'état latent donc muet. Il est à noter qu'il n'y a jamais de prescription et que l'abstinence pour être efficace et sans être aucunement une vertu est le seul moyen absolu de prévention d'une rechute.

LA TOXICOMANIE : APPROCHE PASTORALE

Edward WELCH*

La théologie est l'application de l'Écriture aux problèmes de la vie quotidienne. En éduquant vos enfants, en allant au restaurant avec votre épouse, vous faites de la théologie. Lorsque vous réfléchissez au problème de la drogue, vous devriez être en train de « faire de la théologie », et pourtant une théologie de la toxicomanie - alcool et drogues hard et soft - n'a pas encore vu le jour.

* Edward Welch enseigne la Théologie pratique au Westminster Seminary de Philadelphie (Etats-Unis) et fait partie de l'équipe d'un centre de conseil pastoral. Il vient de publier *Addictive Behavior* (Grand Rapids : Baker). Ce texte est traduit du *Bulletin* du Westminster Seminary, 29 (1990:4).

I. La toxicomanie est-elle une maladie ?

Notre flou théologique provient, pour une part, de la notion de maladie, pour laquelle la plupart des problèmes de la vie peuvent être ramenés à des anomalies d'ordre biochimique. En conséquence, la responsabilité personnelle est, soit diminuée, soit absente.

Par exemple, beaucoup de chrétiens croient que boire avec excès est un péché, mais que cette pratique lorsqu'elle aboutit à l'alcoolisme est plutôt une maladie à considérer autrement. Pourtant la Bible n'évoque pas deux catégories d'ivresse : celle des buveurs occasionnels et celle des buveurs invétérés qui seraient des malades. L'ivresse est toujours un péché, jamais une maladie. Elle affaiblit la maîtrise de soi, elle empêche d'accomplir le mandat divin d'assujettir la terre, elle rompt les relations humaines, elle excite les passions. En bref, elle est un esclavage.

II. Maladie et péché

Comment aborder l'opposition entre l'optique biblique et l'optique « maladie »? Une manière serait peut-être de relever ce qu'il y a de positif dans cette dernière lorsqu'elle met en évidence comment l'abus de substance chimique produit des symptômes qui ressemblent à une maladie. Le toxicomane a l'impression que quelque chose - un gène ou un virus - l'a attaqué et qu'il n'en est pas maître. Dire « stop » semble inefficace.

Cette optique est un stimulant pour la réflexion théologique. Par exemple, le péché nous atteint à la manière d'une maladie. Il fait des victimes qu'il domine. L'apôtre Paul utilise un vocabulaire médical pour décrire comment on vit avec une nature soumise au péché (Rm 7:15-17). La maladie en question concerne plutôt l'âme que le corps. Selon la Bible, sous l'emprise du péché, nous sommes, à la fois, incapables de nous dominer et habilement calculateurs ou résolus ; des victimes certes, mais moralement responsables.

Quelle bouffée d'air frais pour ceux qui luttent contre l'abus de produits nocifs ! Inutile pour eux d'attendre un

miracle de la médecine. Dans leur détresse, ils ont plutôt à suivre la stratégie de Paul en Romains 8. L'apôtre nous conjure de reconnaître notre besoin d'aide, de l'attendre non de nous-mêmes, mais de Jésus, de nous réjouir de ce qu'il n'y a plus de condamnation et de nous disposer à nous soumettre à l'Esprit.

Cela signifie que les toxicomanes ne sont pas différents de nous qui sommes également idolâtres. Depuis trop longtemps, l'Eglise s'est montrée incapable de comprendre les toxicomanes endurcis. Dès lors que l'abus de drogue est considéré comme un péché « ordinaire », on peut avoir confiance que les moyens ordinaires de changement prévus par la Bible (c'est-à-dire la repentance, la foi et l'obéissance) pourront être efficaces pour les aider aussi.

III. Signes...

L'aide aux toxicomanes commence à partir du moment où le problème est décelé. Une personne de votre entourage a-t-elle changé radicalement de comportement : problèmes au travail ou à l'école, manque de concentration, de nouveaux amis, un grand besoin de solitude, des changements visibles dans sa vie spirituelle, dans sa santé, une perte de poids, des yeux injectés de sang,... ? De tels changements sont une sonnette d'alarme pour son entourage. Chez l'adolescent, une histoire de cigarette ou de boisson peut servir de point de départ à un abus, car très souvent la cigarette et l'alcool ouvrent la porte aux drogues illégales.

IV. Intervention

Il est intéressant de noter que les conseillers auprès des toxicomanes prônent une stratégie dénommée « intervention », qui a été empruntée à la discipline de l'Eglise.

Si les signes qui accompagnent l'usage de la drogue apparaissent, il est temps de les mettre en évidence et d'affronter la personne. Avant cela, le conseiller doit se sonder lui-même. Ensuite l'entretien se déroule comme si c'était entre « deux drogués », l'un indiquant à l'autre le chemin de la libération.

Si, après un entretien en tête-à-tête, l'usage abusif du produit est nié ou les symptômes récusés, il convient de faire appel à autrui pour cette mission de sauvetage (Pr 24:11 ; Mt 18). Il s'agit de réunir un groupe de personnes bien informées des problèmes de drogue, qui aiment la personne en question (des membres de la famille, des amis) et qui sont respectés par elle (des anciens d'Eglise, un employeur). Avant l'entretien, les membres de ce groupe ont à s'y préparer en se rappelant son but et en consacrant un moment à la repentance personnelle. Ce groupe se devra d'être en mesure de fournir un suivi sur plusieurs plans, à savoir une cure de désintoxication, la participation à une réunion de prière quotidienne, des séances de contrôle,... et, peut-être, la mise en contact avec les Alcooliques Anonymes.

Si la personne refuse de reconnaître qu'il y a un problème, le groupe procédera avec lui à une évaluation de son action afin de déceler d'éventuelles erreurs (s'il en a commis) et recommencera les entretiens. Si la personne reconnaît son abus de drogue, le dur travail du changement peut alors commencer. Beaucoup d'Eglises se trompent sur ce point. Le péché, l'esclavage et l'idolâtrie, « la maladie » ne disparaissent pas en une nuit. Ceux qui se sont livrés à l'usage abusif de la drogue ont besoin quotidiennement d'encouragement et d'exhortation afin d'éviter qu'ils « s'endurcissent par la séduction du péché » (Hé 3:12,13). A notre grande honte, les Alcooliques Anonymes, la Croix Bleue savent mieux cela que l'Eglise.

Tous les toxicomanes ont à se garder de tout contact avec leur idole chimique. Il importe de les exhorter à la vigilance car le spectre de la dépendance ne les laissera pas en paix, mais viendra mendier à leur oreille un nouvel état d'euphorie. Il faut leur apprendre à être lucides et dans la vérité ; et, sans se lasser, recommencer à de très nombreuses reprises.

V. Suite

La suite de l'accompagnement dépend de la notion de sanctification que l'on a. Si on pense que le problème de base est le péché et sa solution la sanctification par la foi, on peut

appliquer à l'usage abusif de drogue les mêmes stratégies bibliques que celles qu'on utilise pour ses propres péchés.

L'approche biblique, correctement comprise et appliquée, peut avoir une valeur apologétique dans un monde qui dénigre tout modèle moral. Il est possible de montrer que le modèle biblique explique, mieux que ne le font les chercheurs eux-mêmes, les données scientifiques disponibles et les observations faites en matière d'usage abusif de la drogue. Bien plus, l'approche biblique peut remplacer, pour les toxicomanes, l'idée populaire d'estime de soi par une foi dynamique et puissante au Dieu vivant.

UN LIVRE

A. Spickard et B. Thompson : *La mort pour un verre*
(Ed. Vida, 1991), 169 p.

Le docteur Anderson Spickard est enseignant au Centre médical de Vanderbilt, à Nashville (Etats-Unis). Barbara Thompson est écrivain. On trouvera ci-après quelques extraits intéressants de leur ouvrage.

Y a-t-il réellement un problème ?

Une amie m'a récemment révélé l'état désespérant de son mariage. Elle voulait quitter son mari. En parlant de la situation, elle a lancé la phrase suivante : « Oui, il boit beaucoup, mais ce n'est pas comme s'il s'énivrait tous les soirs. » De temps en temps, elle s'est demandé s'il était alcoolique bien que tous leurs amis trouvent normal de boire souvent et de s'énivrer occasionnellement. Mais quand est-ce trop ?

Seuls 5 % des alcooliques vivent dans les bas-fonds ; les autres sont nos voisins, écrit le docteur Spickard qui travaille, depuis trente ans, au rétablissement des alcooliques. Dans son livre passionnant et pratique, il répond à partir de cas prenants aux questions essentielles concernant cette épidémie qui se propage dans tous les secteurs de la société. Des chapitres sont consacrés au rôle de la famille, aux effets sur les enfants, aux solutions « chrétiennes », au mythe de la dépendance, aux différents programmes de désintoxication, au rétablissement de la famille, aux rechutes.

Quand la limite est-elle dépassée ? L'alcoolique ne sait généralement pas prévoir quand il va boire et combien. A la différence de

celui qui abuse occasionnellement de l'alcool, celui qui y est adonné ne contrôle plus sa volonté. Il est impossible de déterminer exactement où finit l'abus occasionnel et où commence l'accoutumance, celle-ci n'étant qu'un des aspects – l'aspect extrême – de la consommation d'alcool. Un alcoolique peut cesser de boire pendant une période assez longue ; mais, tôt ou tard, il se mettra, malgré lui, à boire de nouveau jusqu'à l'intoxication.

Les signes avertisseurs

Réfléchissant davantage, mon amie s'est demandé : mon mari est-il alcoolique ? Comment le savoir ?

« Plus tôt le diagnostic est établi, meilleures seront les perspectives. » L'alcoolisme est une maladie qui évolue avec le temps. Malheureusement, les symptômes les mieux connus sont des désordres physiques qui n'apparaissent qu'au dernier stade de l'accoutumance : la rougeur du visage, le volume accru du nez et la cirrhose du foie. On décèle moins facilement les premiers signes de l'accoutumance ; d'ailleurs tous les alcooliques ne présentent pas l'ensemble des symptômes.

1. Le fait de boire beaucoup endort l'intelligence spirituelle. Le buveur viole sans cesse son propre sens du bien et du mal en préférant de « petits » mensonges, en fraudant sur son lieu de travail, en cachant des bouteilles, en volant et en maltraitant verbalement ou physiquement les autres membres de sa famille. Il est conscient de sa déchéance morale et sa culpabilité le tourmente. La plupart des alcooliques finissent par quitter l'Eglise.

2. Très tôt, dans l'accoutumance, l'alcoolique passe de l'envie de boire à la préoccupation de boire. Il n'attend plus une occasion de boire, il ne pense qu'à elle et il la suscite. Son comportement devient de plus en plus dur et il projette la haine qu'il éprouve à son encontre sur ceux qui lui sont très chers. Il a des sautes d'humeur, passant en quelques minutes d'un état d'euphorie à l'irritation, surtout s'il est en manque ou s'il fait des efforts pour moins boire ; son attitude devient tout à fait imprévisible.

3. Les premiers symptômes physiques sont : la transpiration nocturne, les nausées matinales, la diarrhée, la gastrite, le tremblement des mains, une légère augmentation du volume du foie et, chez les hommes, une impuissance sexuelle.

« Je peux arrêter quand je le veux ». « Je ne bois pas autant que Jacques ». « J'arrêterai de boire l'année prochaine ». Telles sont les

illusions typiques de l'alcoolique qui, plus il boit, plus il nie la réalité de son état.

Y a-t-il réellement une solution ?

« Il ne l'admettra jamais », affirme mon amie. « Je ne peux plus me permettre de penser qu'il y a de l'espoir pour notre mariage. J'ai été trop souvent déçue. »

C'est un secret étrangement bien gardé que la grande majorité des alcooliques qui arrêtent de boire le font parce qu'ils ont utilisé, pour se défaire de leur vice, de moyens et de principes qui ont fait leur preuve. L'alcoolisme est un problème de la « personne tout entière » : la guérison de ses vastes ravages nécessite un dur travail et tout un processus de rééducation, c'est-à-dire beaucoup de temps. En fait, le rétablissement de l'alcoolique est lié à sa capacité de considérer sa dépendance comme une *maladie*. Il reste responsable de son comportement, mais il reconnaît qu'il a perdu la maîtrise de sa vie.

Il convient donc d'aider l'alcoolique à se rendre compte de l'importance de son problème qui est profondément spirituel. S'il est injuste et inefficace de réduire la dépendance de l'alcool à sa seule dimension spirituelle, il est tout aussi dangereux de sous-estimer celle-ci. C'est pourquoi la première étape du programme de réhabilitation consiste à demander l'aide de Dieu qui se sert de moyens tout humains, voire non-chrétiens, pour guérir ses enfants.

Tous ceux qui vont apporter leur aide dans le programme de réhabilitation, surtout les membres de la famille, peuvent recevoir une formation. Dès que les épouses, les maris, les enfants et les parents se reconnaissent, eux-mêmes et la personne dépendante, dans un film ou dans des livres, ils éprouvent déjà un immense soulagement. Pour la première fois, ils comprennent qu'ils ne sont pas seuls dans leur étrange situation¹.

Ronald GRAY*

* Ronald Gray est pasteur à Aix-en-Provence

1. Des groupes de soutien existent, comme, par exemple, les Alcooliques Anonymes, une association comprenant plus de 20 000 groupes dans le monde. Leurs membres se rencontrent chaque semaine pour s'aider mutuellement, selon un processus particulier. Aujourd'hui, plus d'un million d'alcooliques et leurs familles, dans plus de 80 pays, ont été aidés par cette association, source d'espoir et de vie nouvelle.

Sur l'alcoolisme,
on peut aussi consulter la revue *ICHTHUS*, n° 105, 1982/2

PUBLICATIONS DISPONIBLES

LA REVUE REFORMEE, 33, av. Jules-Ferry, f-13100 Aix-en-Provence
CCP : Marseille 7370 39 U

Jean CALVIN

Les Béatitudes. Trois prédications	20 F
Sermons sur la prophétie d'Esaié 53	30 F
L'annonce faite à Marie	20 F
Le cantique de Marie	20 F
Le cantique de Zacharie	20 F
La naissance du Sauveur	20 F
Les 4 fascicules sur la Nativité, <i>ensemble</i>	60 F

Roger BARRIER

Jonas lu pour vous aujourd'hui	20 F
--	------

Théodore de BÈZE

La confession de foi du chrétien	25 F
Les vingt-deux chants du Psaume 119	25 F

J. DOUMA

L'Eglise face à la guerre nucléaire.	30 F
--	------

Biger GERHARDSSON (*photocopies*)

Mémoire et manuscrits dans le judaïsme rabbinique et le christianisme primitif. Adaptation de J.G.H. Hoffmann	20 F
--	------

Rudolf GROB

Introduction à l'Evangile selon saint Marc Présentation de J.G.H. Hoffmann	20 F
---	------

Auguste LECERF

Des moyens de la grâce	25 F
----------------------------------	------

Pierre MARCEL

Calvin et Copernic, La légende ou les faits ? La science et l'astronomie chez Calvin (210 pages)	45 F
La confirmation doit-elle subsister ? Théologie réformée de la confirmation	20 F
L'actualité de la confirmation	20 F
L'humilité d'après Calvin	15 F
A l'école de Dieu, catéchisme Réformé	20 F
« Dites notre Père », la prière selon Calvin	20 F
La communication du Christ avec les siens : La Parole et la Cène	20 F

John MURRAY

Le divorce (2 ^e édition).	30 F
--	------

Paul WELLS

Les problèmes de la méthode historico-critique	5 F
--	-----

P. BERTHOUD, W. EDGAR, C. ROUVIÈRE et P. WELLS

Le mariage en danger	20 F
--------------------------------	------

(Ces tarifs s'entendent frais d'envoi en sus)

LIVRE À LIRE

Le Catéchisme de l'Eglise Catholique (Paris : Mame/Plon, 1992)¹

Vanté et dénigré, porté au pinacle par des théologiens sérieux, critiqué par d'autres, le *Catéchisme de l'Eglise Catholique*, publié en français à la fin de l'année 1992, n'a pas fini de nourrir le débat. C'est un fait significatif, d'abord, du net changement de mentalité dans nos sociétés industrielles pluralistes : le « religieux » fait recette. Il n'est pas un seul sujet, même mystique, sur lequel chacun ne se doit d'avoir « une opinion » nette, ce qui explique que des journalistes, peu spécialisés et préparés en la matière, agrémentent de nombreuses remarques, la publication de ce gros livre. Des personnes, vouées à l'observation de la réalité changeante et mouvante d'une actualité éphémère par définition, se trouvent alors promues au rang de commentateurs des vérités de la foi ; l'homme du quotidien pénètre soudain, comme par effraction, dans les univers éternels !

Qu'on ne se trompe pas à propos de cette manière neuve d'envisager la Vérité : nos « post-modernes » explicateurs ne sont pas chargés de présenter le Vrai, Dieu ou le Bien. Ils ont simplement à nous dire si telle affirmation du Catéchisme est encore acceptable (politiquement correcte) « du point de vue du monde actuel ». L'homme de la société pluraliste n'est disposé vis-à-vis de ces réalités mystérieuses, cachées, que si elles ne lui coûtent pas trop cher. Chacun donc doit donner son opinion, formuler un avis en fonction de son « désir d'exister ».

En ce sens, on comprend qu'un commentateur puisse considérer l'immaculée conception « comme un dogme frustrant », la pensée de « l'immaculée » comme névrotique. Une parole protestante est venue rappeler, en la controverse, la préférable « lecture biblique ». Ne dit-on pas que la Bible l'emporte sur toute forme de littérature catéchétique ? Or, il existe, ici, une confusion de catégories.

1. Tout chrétien fidèle doit effectivement avoir une connaissance directe de la Parole, lire la Bible, à l'image de ces hommes de Bérée qui vérifiaient, dans les textes de l'Ecriture, la vérité des enseignements reçus (Ac 17:10-12).

1. Au sujet du Catéchisme, voir aussi l'article de Daniel Bourgeois dans *La Revue Réformée*, n° 177, 1993/2.

2. L'Écriture (*norma normans*, autorité absolue en matière de foi, de « doctrine ») l'emporte entièrement, est supérieure à tout document humain, y compris la Confession de foi de l'Église (*norma normata*). L'Écriture, autorité, transcende toute espèce de catéchisme. Ce locus caractérise la théologie réformée et évangélique.

3. Mais la Parole de Dieu, loin de susciter une attitude de dénigrement du catéchisme, de la Confession de foi, produit au contraire des abrégés de la foi, des documents symboliques. Toutes les fois que la Parole a fait l'objet d'une découverte nouvelle, dans l'histoire de l'Église, on a assisté à une floraison de catéchismes et de Confessions de foi. Le réveil du peuple de Dieu, qui s'accompagne souvent de séparations nécessaires, voit fleurir les textes d'enseignement, les *Credo* définis (inversement, et même s'il y a apparence de vie, selon Apocalypse 3:1-3 et 14-17, le sommeil spirituel s'accompagne d'un assoupissement dogmatique, d'une fatigue intense de « l'âme enseignante »).

4. Il est donc impossible, d'un point de vue réformé, d'approuver tel protestant qui prétend préférer la Bible au catéchisme : cela ne veut rien dire. Cette opinion signifie simplement l'antériorité historique de la Bible vis-à-vis de toute expression catéchétique, l'autorité absolue de cette Écriture divine : autorité à laquelle ne peuvent prétendre, ni les Confessions de foi, ni les catéchismes, ni les prédications, léguées par les Pères de l'Église, les Réformateurs du 16^e siècle, les annonciateurs du Réveil du 19^e siècle, ni aucune oeuvre dogmatique, serait-elle rédigée par Thomas d'Aquin, Calvin ou A. Kuyper.

5. Précisons, en relation avec le point 3 ci-dessus, que l'immense avantage du catéchisme et de la Confession de foi de l'Église consiste dans le fait :

a) que l'Église enseigne la Foi,

b) qu'elle la précise en des formules définies, qui ouvrent des voies... et en ferment d'autres (*horribile dictu* en notre temps d'ouverture « infinie »),

c) que l'Église enseigne, qu'elle sait ce qu'elle enseigne : elle est capable d'exprimer clairement aux hommes ce qu'elle croit.

Précisément, l'Église affichant les documents symboliques, les Confessions de foi, la même communauté distribuant aux fidèles ses catéchismes, ne ressemble guère à ce personnage étranger, incertain, inquiet, agité d'un roman de Dostoïevski : « Lorsque Stavrognine croit, il ne croit pas qu'il croit, et lorsqu'il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas ».

L'Eglise prétendue libre (au sens de « libérée » des Confessions et des catéchismes), la communauté ecclésiale, affranchie du langage objectif (« affreusement objectivant », diront certains) du symbole et de l'enseignement, devient une « conscience collective malheureuse ». Il lui manque, à jamais, la connaissance actuelle de ce qu'elle devrait être, dans la mesure même où le point de repère universel de ce qu'on est, demeure inséparable du langage (on perd le langage des références définissantes, on s'égaré dans un nouveau labyrinthe !).

6. Par contre, l'autorité biblique s'impose ! Le catéchisme n'est pas « l'ultime de la foi », la Confession de foi n'est point irréfutable, la Parole de Dieu seule « ne passera point » (Mt 5:17-19) ; l'homme est donc toujours tenu de connaître la Parole, afin de dispenser un catéchisme vrai, de disposer d'une Confession de foi fidèle et authentique.

7. Aujourd'hui, la théologie de l'Eglise doit être ecclésiale, confessionnelle (voir A. Lecerf), peut suivre la règle inscrite dans les documents symboliques et les catéchismes. Elle y gagnera cette qualité de ne point survoler, en un « monde intelligible » abstrait, le simple Evangile du fidèle !

L'époque de la Réformation du 16^e siècle a été celle d'œuvres théologiques, si l'on peut dire calquées, accordées foncièrement aux Confessions, aux catéchismes. Les grandes et les petites dogmatiques étaient harmonisées ! Le fidèle moyen n'était point égaré...

Le *Catéchisme de Heidelberg* (d'Ursinus et Oléviannus) peut ainsi servir à faire un cours de théologie à des étudiants ; de même un abrégé de *L'Institution chrétienne* de Calvin peut permettre de « catéchiser » un homme ordinaire. Pas d'antinomie, de rupture de niveau : la foi de l'Eglise enseignante, des docteurs, est identique à celle du simple fidèle.

8. On peut également soutenir la thèse selon laquelle le philosophe chrétien aura tout avantage à se référer aux documents symboliques, catéchétiques de son Eglise afin d'éviter l'erreur ! Si la notion de « philosophie chrétienne réformée » est concevable, celle-ci n'est point séparée de la Confession de foi (non individuelle !) de même que du motif trinitaire-crétionniste de la Parole. La philosophie chrétienne réformée n'est pas une herméneutique du texte biblique, elle reçoit de la Parole ses présupposés !

9. L'Eglise Catholique a éprouvé le besoin de faire rédiger – pour l'enseigner – un *Catéchisme universel* ; il s'agit d'un acte de foi dans le caractère absolu du christianisme, d'une confiance faite au

langage pour dire le vrai à tous, d'une reconnaissance claire de ce fait qu'une Eglise doit savoir ce qu'elle croit avant de l'exprimer. Encore une fois, une collectivité religieuse qui prétendrait dire, en un verbe pluriel, avant de savoir dire et de posséder l'accord sur ce qui est à dire, ne serait plus authentique ; elle devient un club de libre opinion (style « société des amis de Gustave Flaubert » ou de « Pierre Loti » ...) ; elle risque l'abîme de la foi horizontale essentiellement politisée (par fuite et perte des « arrières mondes ») ; elle est guettée par la « théologie existentielle » où chacun devenu Kierkegaard en miniature verse dans l'emphase sur « les mystères », l'incarnation, la rédemption, le « tout autre », réalités légères et vagues. Comme le dit l'un des personnages de la célèbre pièce d'Henri de Montherlant *La reine morte*, c'est quand la chose n'est pas qu'il faut y mettre le mot !

Le mot « universel » a choqué quelques chrétiens. Mais tout catéchisme doit viser « l'universel », car le Christ n'a rien d'une vérité individuelle. Il n'est pas « le particulier », « le subjectif » ; il est « le Christ Dieu, unique et universel » (John Stott). Un catéchisme doit certes être écrit dans un idiome compréhensible : il s'adresse à l'esprit humain. La visée demeure : être universel, faire sentir au moins qu'on se réclame non d'un fait contingent, mais d'une vérité exclusive (*horribile dictu...*) et universelle.

Le lecteur du (maintenant) fameux catéchisme risque alors le sentiment de déception. Car, autant l'Eglise Catholique peut être louée de ce qu'elle maintient qu'en ce monde il y a du vrai et du faux, de l'universel et du non universel, autant la conception de l'universel proposée par le catéchisme catholique paraît dès l'origine fragile, exposée et même... mortelle.

a) *Fragile*, en ce que l'universel catholique comprend tout, choisit tout. L'universel biblique ne repose pas sur le principe hegelien : « ce qui doit être » ou sur le *verum factum* de J.B. Vico. L'Eglise a une foi très historique : tout ce que l'histoire a pu proposer de « vérités » s'impose, et ceci hors du crible scripturaire, en dehors de la *norma normans* ultime.

Ainsi, le *Catéchisme universel* n'est qu'un catéchisme temporel, un catéchisme historique, récapitulant en une langue agréable tout ce que l'Eglise a pu croire en sa sinieuse histoire. Le lecteur attentif parcourt un monument, une fantastique accumulation « d'objets étranges », une géologie en strates serrées de croyances empilées, un musée.

Les références renvoient, d'abord, aux textes bibliques placés sur le même plan que les écrits des « Pères », les décisions des conciles,

du Magistère : un décret du concile de Constance a-t-il même valeur qu'un chapitre de Paul, de Jean ou de Pierre ? Telle encyclique a-t-elle même autorité qu'un verset de la Bible ? Comment la foi chrétienne serait-elle encore crédible, si on la place au même niveau que des décisions humaines, trop humaines, si les textes de la Parole de Dieu sont situés sur la même ligne que ceux de leurs commentateurs ?

« Universel fragile », disions-nous. Universel hypothéqué par l'histoire, grevé de décisions humaines, biographiques, qui passent pour des vérités absolues (l'Église romaine n'a pas renoncé aux trois sources de la révélation : la Bible, la Tradition, le Magistère). Ainsi, dans ce catéchisme, une doctrine trinitaire solide voisine avec les indulgences, la divinité du Christ avec Marie médiatrice, la grâce nécessaire avec le *fiat* marial. Aucune hiérarchie des énoncés n'est proposée, ce qui risque de ruiner l'universelle vérité par l'éclatement d'une outre trop pleine.

C'est, dans le langage rude de Karl Barth, le triomphe de la théologie du « et » : Christ et Marie, la grâce et les mérites, etc.

b) Vérité *exposée*, en ce que cette foi inclut (comme le disaient déjà quelques évangéliques au 19^e siècle) un illuminisme fantastique. L'exégèse même qui soutient telle affirmation doctrinale, ainsi Matthieu 16 en ce qui concerne le Pape, l'ensemble du ministère pétrinien, ne fait que reprendre une donnée traditionnelle qui n'inclut, en aucune façon, le sens littéral de ce texte biblique. Même une parole heureuse de Jeanne d'Arc vient à sa place pour dire la vérité ; les règles d'une analyse objective servant le texte biblique pour en traduire l'universel sont inconnues dans ce type de « foi ». Ainsi, à propos de la grâce, du salut, tous les problèmes issus du 16^e siècle subsistent, ils sont intacts : on commence par affirmer que la grâce accordée à l'homme est gratuite, qu'elle ne dépend pas de ses « bonnes dispositions » ; le ton évangélique rappelle les meilleurs textes d'Augustin sur la question. Le catéchisme réfute Pélagé et les néo-pélagiens : le salut n'est pas une œuvre partagée. Mais, si les principes sont bibliques, les développements ultérieurs ne le sont guère, car la grâce devient inhérente, « propriété » du sujet, elle infuse comme une force invisible en l'homme, elle élève à l'état de grâce (qu'on peut « perdre »), crée les bons mérites du justifié, ceux-ci augmentant la justification.

Ainsi, les bonnes œuvres, les mérites humains sont pris en compte, l'homme en Christ n'est point acquitté, il est « pris en charge » par une « force » dont il peut se débarrasser en cas de

défaillance ou de démérite personnel. (Evidemment, en portant plus loin la réflexion, on verra que la théologie mariale ne permet guère un autre raisonnement ; Marie est la femme graciée par excellence, elle est, aussi, celle par qui le salut a été donné au monde, dans la mesure d'une acceptation parfaite du salut). Le catéchisme défend, en le voulant ou sans le vouloir du point de vue de ses auteurs, un système humaniste, en réalité le plus gigantesque des systèmes arminiens. L'homme reçoit la grâce et il doit s'efforcer de « la mériter » !

Ceci ne veut pas dire que le texte ne nous interpelle pas. La Loi de Dieu est défendue de manière permanente, la pensée de l'Eglise ne fait aucun compromis avec nos défaillances, nos limites. L'homme est considéré comme « pécheur », avec cependant la petite nuance (grosse nuance, en réalité) qu'on ne retient guère la doctrine biblique (Rm 2,3,4) de la « corruption totale de la nature humaine ». L'homme est pécheur, le péché originel est historique, selon le document catholique ; mais la nature humaine sort seulement blessée de l'épreuve originelle de Genèse 3. Ainsi, l'homme demeure capable du vrai, du bien ; la doctrine chrétienne s'accorde parfaitement, non seulement avec les philosophes grecs, mais avec de nombreux penseurs modernes. Le catéchisme ne professe pas la doctrine du péché qui est celle du prophétisme hébreux, celle des auteurs du Nouveau Testament. En fait, une nouvelle fois, le catholicisme rencontre Luther, Calvin (et saint Augustin !) et il refuse leur doctrine de la Chute radicale.

c) Vérité *mortelle*, peut-on conclure, car si un système mélange à ce point l'humain et le divin, il est à craindre (loi irréductible de l'histoire) qu'une fois de plus, la « nature » indomptable, prétendue autonome, dévore la « grâce » (sur ce point, on lira avec profit les analyses de nos philosophes réformés, et notamment l'œuvre de F. Schaeffer).

Alain PROBST*

* Alain Probst est professeur de Philosophie à Paris.

LE DIEU TRINITAIRE : SES PERSONNES ET LEURS ŒUVRES

Gérald BRAY*

Dans notre premier article¹, nous avons abordé la doctrine de la Trinité à la lumière de conceptions plus larges de Dieu. En concluant cette présentation, nous avons examiné la distinction classique entre *la personne* et *la nature* de Dieu, qui est essentielle pour comprendre comment s'est formée la doctrine orthodoxe. Pourtant il est évident que cette distinction est largement méprisée de nos jours, non pas qu'on la juge fausse, mais plutôt parce qu'elle apparaît démodée et formulée dans un langage philosophique non-biblique et généralement discrédité aujourd'hui. A la place, une attention croissante est accordée aux personnes et à leurs *œuvres* respectives au sein de la Trinité, tant et si bien que l'accent mis sur *les fonctions* risque d'engloutir entièrement la distinction entre personne et nature.

De nombreux facteurs ont contribué à ce changement, depuis la reprise de l'argument de Calvin – pour qui la nature de Dieu est inconnaissable et ne nous a pas été révélée – jusqu'à

* Gérald Bray est professeur d'Histoire de l'Eglise à la Samford University (Birmingham, Alabama, Etats-Unis). Il est l'auteur de *The Doctrine of God* (Leicester : IVP, 1993).

Ce texte est traduit de la revue de Rutherford House, Edimbourg, *Evangel*, en 1986. Il est le second d'une série d'articles publiés par cette revue. Traduction Alison Wells.

1. Voir *LRR*, 1996/1-2.

la pensée que des mots tels que *nature* ont une connotation statique et négligent le fait que le Dieu vivant est une puissance dynamique. On semble penser qu'en mettant l'accent sur l'*œuvre*, cette notion d'énergie transparait mieux et s'accorde davantage avec l'intérêt prépondérant porté, depuis quelque temps, à la sotériologie². Il convient, cependant, de souligner que la distinction moderne entre *personne* et *œuvre* n'aurait pas été possible si la distinction plus fondamentale entre *personne* et *nature* ne l'avait pas été d'abord.

Dans la théologie chrétienne primitive, le danger permanent existait de voir le concept de *personne* englouti, en quelque sorte, par celui de *nature*, expression fondamentale de toute pensée sur Dieu. Un reste de cela se voit jusque chez les Pères Cappadociens au 4^e siècle, qui concevaient l'œuvre de la Trinité comme indivise hors d'elle³. Autrement dit, il ne convient pas de rechercher si c'est le Père, le Fils ou l'Esprit qui a créé la terre, puisque la création, étant une œuvre extérieure à Dieu, est une œuvre de la Trinité indivise. Ceci est inattaquable, mais dans le contexte de la pensée cappadocienne, il n'est pas déplacé de demander si cela signifie que la création a été l'œuvre de la *nature* divine, voire de la nature divine exprimée par (et non *dans*) la personne de Dieu le Père.

De nos jours, cela peut sembler n'être qu'une controverse théologique plutôt stérile. Son actualité apparaît dès que l'on perçoit que, dans le débat moderne, chaque *œuvre* est considérée comme étant celle d'une des *personnes* divines, non pas de Dieu en tant que tel. Le résultat, c'est que l'on risque de tomber dans le piège que les Cappadociens ont essayé d'éviter. Presque d'instinct, nous voyons le Père comme Créateur, le Fils comme Rédempteur et le Saint-Esprit comme Sanctificateur, mais en le disant, nous comprenons aussitôt que notre analyse est trop catégorique. Le Fils aussi est Créateur, de même que l'Esprit ; le Père est également Rédempteur, et chacune des trois personnes joue un rôle dans l'œuvre de

2. Sotériologie = doctrine du salut.

3. Les Pères Cappadociens sont les Pères orientaux (deuxième moitié du 4^e siècle) de la province dont ils portent le nom. Parmi eux, on compte Basile de Césarée, son frère Grégoire de Nysse et leur ami Grégoire de Nazianze. Grâce à leurs efforts, l'arianisme a été vaincu dans le christianisme oriental.

sanctification. En distinguant les trois personnes, il faut faire très attention à ne pas répartir leur œuvre dans des compartiments étanches, comme si l'activité de Dieu était répartie entre les membres d'un petit comité qui ne se concerteraient que de temps en temps !

Cette présentation est certes caricaturale ; elle est, cependant, très répandue, en pratique, parmi les chrétiens. John Wesley a dit qu'il se confiait à Jésus-Christ pour la sanctification comme pour la justification, mais beaucoup de chrétiens, aujourd'hui, trouveraient cela un peu étonnant : n'est-ce pas l'Esprit Saint qui nous sanctifie, diraient-ils, et non le Fils ? Si nous souhaitons y voir plus clair sur les questions que suscite ce genre d'interrogation, nous devons commencer par définir quelle relation existe entre les différentes personnes de la Trinité.

Cette question est très ancienne et a reçu des réponses différentes. Selon le modèle de l'Église orientale, la réalité fondamentale est celle de la *dépendance* vis-à-vis du Père. Toute relation qui ne se situe pas sur cet axe – comme par exemple la relation entre le Fils et l'Esprit – demeure indéfinie. Selon le modèle occidental, la notion de base est celle de *complémentarité* (ou d'*opposition* selon certains théologiens, quoique cette formule ne soit pas très utile). Selon cette image, le Père ne serait pas ce qu'il est sans le Fils et *vice versa* ; ils ont donc également besoin l'un de l'autre. Le Saint-Esprit ne partage pas cette obligation de la même manière ; il serait plutôt l'expression commune des deux autres personnes, et à ce titre le témoin vivant de l'unité fondamentale de Dieu.

Chaque position a ses forces et ses faiblesses. Selon la première, toute œuvre divine procède, ultimement, de la volonté du Père, mais peut être déléguée à l'une des autres personnes. Il n'est pas douteux que certains passages du Nouveau Testament peuvent être cités pour étayer cette opinion, comme par exemple I Corinthiens 15:28 (« Et lorsque toutes choses lui seront soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. ») et les nombreux passages où Jésus dit qu'il n'est que l'agent de Celui qui l'a envoyé. Cette position, pourtant, est

marquée par l'idée de subordination latente qui, bien qu'elle soit rigoureusement niée, en fait intrinsèquement partie. Quelle que soit la manière dont on considère la question, le Fils doit, en définitive, sa divinité au Père, et nous devons nous poser la question de savoir s'il est vraiment Dieu.

Selon la deuxième position, le Père et le Fils sont égaux dans tous les sens du terme ; cette affirmation fait pleinement justice à la haute vision de Christ, présentée en Jean 1, Philippiens 2:5-11 et ailleurs. Cette vision, pourtant, tend à amoindrir le Saint-Esprit, qui apparaît plus comme une sorte de puissance impersonnelle émanant de l'union intime des deux autres personnes. Encore une fois, cette critique est toujours niée, mais le doute persiste et, là encore, il apparaît que le système comporte un défaut fondamental. Pour résoudre le problème, il faut revenir au début et considérer la signification de la co-éternité des personnes. Si les trois existent de toute éternité, il est absurde de parler de génération (du Fils) ou de procession (de l'Esprit), dès lors que par ces termes nous évoquons une sorte d'origine *temporelle*.

Les termes « génération » et « procession » ne peuvent se référer à des événements du passé ; ils ne peuvent trouver leur signification que dans le cadre de relations *dans l'éternité*. En outre, ces relations ne sont pas le produit d'une quelconque nécessité intérieure à Dieu ; elles se sont librement établies entre les personnes de la Trinité. Cela est très important, car cela touche directement à notre salut. Lorsque le Père a envoyé le Fils pour racheter l'humanité, Jésus pouvait-il refuser ? Si sa qualité de Fils était un don du Père, c'est-à-dire si cette qualité dépendait du bon plaisir du Père, il n'aurait pas eu le choix. Mais dans ce cas, notre salut n'aurait pas été la liberté mais plutôt l'esclavage ! Dieu ne nous a pas appelés à être des serviteurs, qui accomplissent sa volonté sans question et sans consentement, mais pour être des fils, partageant avec lui son règne sur l'univers. Aussi n'y a-t-il que la liberté qui convienne, la liberté divine du Fils de Dieu qui a choisi de devenir homme sans y être contraint.

Il ne nous est pas dit spécifiquement qu'il en est de même de l'Esprit Saint, mais il importe de rappeler que Jésus lui-

même a promis que lorsque l'Esprit viendrait il ferait de plus grandes choses dans et par les disciples que ce que lui-même avait fait (Jn 1:50). Quelle que soit la relation entre les personnes de la Trinité, il faut que rien de ce qui se passe ne traduise une contradiction au sein de celle-ci. Il est assurément vrai que l'Esprit qui vit dans nos cœurs prend l'initiative de nous donner la liberté de crier « Abba, Père », et il est difficile d'imaginer comment il pourrait le faire s'il n'était pas libre lui-même ! L'Esprit de liberté doit certainement être capable d'agir comme l'implique l'attribut qui lui est reconnu, ou bien cet attribut n'aurait aucune signification !

Cela est de la plus grande importance, car la grande œuvre de la Trinité, en fin de compte, est de nous intégrer dans *une communion personnelle*, qui atteint ainsi une expression parfaite. Dans ce monde, il ne sera jamais possible de concilier les notions rivales d'unité et de diversité, comme l'histoire de l'Eglise ne le montre que trop bien. La coopération entre les chrétiens reste une affaire boiteuse qui ne dure jamais longtemps. Il y a souvent plus de problèmes entre personnes ou groupes qui se reconnaissent en pleine communion qu'entre ceux qui ont convenu de vivre chacun de son côté. En Dieu, pourtant, le désir d'unité est satisfait sans que soit sacrifiée la liberté individuelle dont chacun doit jouir pour exercer pleinement ses dons. Dieu manifeste ce qu'aucune institution humaine ne peut faire, à savoir ce que la conciliation des différences peut et doit être.

Bien plus, nous qui croyons en Dieu, nous sommes appelés à avoir part à cette unité profonde et à nous asseoir « dans les lieux célestes en Christ Jésus » (Ep 2:6). Là, le rêve d'harmonie se réalisera enfin, de telle sorte que l'individualité de chacun s'épanouisse pleinement, puisqu'elle ne fera qu'exprimer, dans une liberté parfaite, l'unité profonde de tout.

L'œuvre des personnes de la Trinité peut être analysée dans tous ses détails, et cela a souvent été fait, mais à la fin, toutes ces recherches font revenir au point de départ. Car tout au long de l'analyse, on discerne une unité profonde ; en étudiant les différences, on découvre l'harmonie. Le Dieu que nous adorons est trois *personnes* en une seule *nature*, chacune avec

son unique œuvre qui témoigne des plus clairement de l'unique objet de la volonté de Dieu qui agit dans nos vies.

La conclusion qui s'impose est que les trois personnes co-opèrent, au niveau le plus fondamental, en Dieu. Ceci n'est pas étonnant puisque, bien que libres, elles partagent une même *volonté*. La volonté de Dieu appartient à sa nature, non pas à ses personnes, ce qui explique pourquoi elle nous est, à la fois, révélée en partie (selon que les personnes le font) et, fondamentalement, cachée. Puisqu'elles ont une seule et même volonté, les personnes de la Trinité ne peuvent agir de façon antagoniste ; elles sont en harmonie fondamentale à cause de leur nature commune.

Ceci revêt la plus grande importance si nous considérons l'œuvre de réconciliation. Traditionnellement, elle serait l'œuvre prééminente du Fils bien que, depuis quelques années, Jürgen Moltmann et d'autres aient cherché à placer la souffrance et la mort du Christ dans un cadre trinitaire⁴. Malheureusement, pour ce faire, ils ont considéré la Trinité en Jésus, plutôt que l'inverse. Le résultat en est une conception de la souffrance divine très proche de l'ancienne hérésie du patripassianisme⁵. En considérant la question tout autrement, on évite cela et on continue à voir la Trinité à l'œuvre dans la mort expiatoire du Christ.

De même que, dans l'Ancien Testament, le sacrifice d'expiation était accompli à l'intérieur du Saint des Saints, de même, dans le Nouveau Testament, l'œuvre du Christ se situe au sein de la Trinité. Sur la croix, le Fils s'est offert au Père en rançon pour les péchés des hommes. Nous avons hérité de la manière de voir la mort du Christ comme étant, premièrement, un acte au bénéfice de l'humanité, ou comme un exemple à imiter, ou comme l'expression de l'amour suprême de Christ, par lequel il nous attire à lui. Chacune de ces manières de voir est séduisante à sa façon, mais aucune ne rend justice à la

4. Voir, par exemple, ses livres *Trinité et le royaume de Dieu* et *Dieu dans la Création*.

5. Le patripassianisme est une forme de monothéisme propagée au 3^e siècle par Moëtus et Praxeas. Dieu est une essence ; le Fils est donc le Père sous forme humaine qui a souffert et est mort sur la croix.

notion d'expiation. L'expiation est un acte intérieur à la divinité et, avec Jean, nous pouvons dire que « l'Agneau était immolé dès la fondation du monde » (Ap 13:8).

En outre, l'Esprit Saint n'est pas étranger à cette œuvre d'expiation, puisque c'est lui qui la scelle dans nos cœurs par la foi qu'il y met. C'est lui qui intercède pour nous par des soupirs inexprimables, et pourtant son intercession ne diffère en rien de celle du Fils. Encore une fois, nous voyons que la même œuvre se réalise par les trois personnes réunies, et non indépendamment les unes des autres. Ceci est tellement vrai que certains théologiens du Nouveau Testament affirment avec insistance que la distinction entre Christ et l'Esprit n'est pas rigoureusement faite dans les Ecritures ! Cela est sûrement exagéré, mais compréhensible si l'accent est mis sur l'*œuvre* ; en revanche, cela l'est moins ou pas du tout s'il est mis sur les *personnes*. Là aussi il convient d'être équilibré, et d'apprendre à vivre une relation avec Dieu dans sa plénitude trinitaire.

LA REVUE RÉFORME
y sera !

fêtons l'évangile

*Un nouveau souffle
vers l'espérance*



Arènes de Nîmes
8-9 juin 96

Abonnements 1996

1° – FRANCE

Prix normal : 170 F – Solidarité : 250 F
Pasteurs et étudiants : 85 F
Étudiants *en théologie* : 60 F. 2 ans : 100 F.
C.C.P. Marseille 7370 39 U

2° – ÉTRANGER

BELGIQUE : M. le Pasteur PAULO MENDES, Place A. Bastien, 2. 7011 Ghlin-Mons.
Compte courant postal 034.0123245-20.
Abonnement : 1.000 FB – Solidarité : 1.600 FB.
Pasteurs et étudiants : 600 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Sant Pere més alt. 4 : 1° 1°. 08003 Barcelone.
Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Barcelona.
Abono Anual : 2.500 Pesetas.
Para pastores y responsables : 1.300 Pesetas.

PAYS-BAS : M. J.D. JANSE, Hofstraat 55. 7311 KR Apeldoorn.
Abonnements : Florins 60 – Solidarité 80 Fl.
Étudiants : Fl. 30.

SUISSE :

La Revue Réformée, Case postale 84, 1806 Saint-Légier. CCP : 10-4488-4
Abonnements : 42 CHF – Solidarité 62 CHF.
Étudiants : 25 CHF.

AUTRES PAYS :

- Règlement en FF, sur une banque en France : tarifs français + 30 FF
- Autre mode de règlement (à cause des frais divers) : tarifs français + 70 FF

Envoi « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 40 FF ou 10 CHF.

Prix du fascicule : 40 FF pour l'année en cours et l'année précédente.
50 FF pour n° double de l'année en cours et de l'année précédente.
20 FF pour les années antérieures.



SOLI DEO GLORIA